

Dossier

**La Prière :
pèlerins du Hoggar**

Germinal

"La nuit et le jour la semence germe et grandit." Marc 4,27

n° 142
juin 2006

GERMINAL

Revue périodique

de la paroisse Saint Germain l'Auxerrois
à Châtenay-Malabry 2, rue du Lavoir,
92290 (Hauts de Seine)
e-mail : saint.germain@free.fr

Responsable de la publication :
David Roure (curé)

Membres du comité de rédaction :
Jeanne Bodin,
Jean-Pierre Chatelard,
Daniel Désormière,
Serge Drabowitch,
Chantal du Merle,
Hélène Nocton,
Anne Tauvel,

ont également participé à ce numéro :
Françoise Tarche, les bénévoles pour la
confection et l'agrafage, les auteurs des
articles © dont les noms sont au sommaire
du numéro, que tous en soient ici
remerciés.

© les photos sont issues de la collection privée
de Jacqueline Rozoy

Saint-Germain dans le Hoggar...

Du 4 au 12 février 2006, trente membres de la même paroisse, la nôtre en l'occurrence, ont marché dans le désert du Hoggar (sud de l'Algérie) sur les traces du nouveau bienheureux Charles de Foucauld. Voilà, en une seule phrase, l'essentiel est dit de cette démarche spirituelle et humaine forte qui, d'une manière ou d'une autre, à un degré ou à un autre, a marqué chacun des marcheurs-pèlerins...

Reprenons donc rapidement trois éléments de cette phrase, les pages suivantes de cette dernière livraison de *Germinal* se chargeant bien sûr de développer les points ici seulement évoqués... (1)

Tout d'abord, il s'agissait d'une entreprise paroissiale. Et, ceci, dès le projet initial qu'Yves Chainet a su si bien mettre en action, avec dévouement, sens de l'organisation, fraternité et délicatesse. Il ne s'agissait donc pas d'un simple groupe d'amis qui partait mais l'offre fut faite à tous les paroissiens. Avant, le départ, d'ailleurs, certains ne se connaissaient pas, ou peu, entre eux. Ce fut donc une occasion de pouvoir mieux nous connaître, nous découvrir, par des paroles, certes, qui devinrent parfois des confidences, mais aussi tous les gestes et attitudes d'une vie quotidienne simplifiée où compte peut-être davantage la moindre attention à l'autre, le petit regard échangé, vite complice, en tout cas toujours fraternel, car, ô miracle, il n'y eut aucune anicroche entre nous pendant ces jours sous le ciel et la tente... Et, quand on y réfléchit bien, ce n'est pas forcément si fréquent que cela de voir trente membres

de la même paroisse qui passent une semaine entière sans jamais être bien loin les uns des autres, même pour manger ou dormir !! Qui plus est, pour marcher, il fallait toujours rester groupé, même si certains aimaient bien parfois essayer quelque chemin de traverse, alors, notre guide touareg, Akoulen, qui veillait sur nous avec une sollicitude admirée de tous, devait les remettre, au sens premier du terme, dans le droit chemin... Expérience rare, donc, d'une vie fraternelle « pour de vrai » qui ne se payait pas de mots, mais essayait de se vivre au cœur du quotidien le plus concret...

Ensuite, nous étions dans le désert, et, là aussi, concrètement... il ne s'agissait plus seulement de lire les tentations de Jésus au début de son ministère ou de réfléchir à l'expérience conjugale d'Osée mais, nous aussi, de nous trouver au cœur de ce lieu si particulier, aride et inhospitalier, mais au milieu duquel il pouvait nous être donné, comme à des spirituels, d'hier ou d'aujourd'hui, chrétiens ou non, de faire une vraie expérience spirituelle, je veux dire la seule qui compte vraiment, celle qui nous rapproche de Dieu... et, là aussi, chacun a sans doute rapporté avec lui son petit caillou, mais, restons discrets, laissons-le lui, c'est son secret qu'il garde au fond du cœur, après ce temps qui le sortait de l'ordinaire de sa vie... Et, revenons alors vite au désert, qui a su aussi nous montrer ses richesses et ses beautés : celles d'une oasis, de massifs rocheux somptueux au

coucher de soleil que l'on aurait cru sculptés par un Rodin des Tropiques, d'un village du bout du monde d'où surgissaient par miracle au milieu des sables une école et son directeur en costume et cravate... N'oublions pas non plus nos fidèles compagnons : les Touaregs si prompts à nous servir (ah ! le triple thé d'après-dîner, la nuit tombée...) Expérience humaine rare aussi de pouvoir vraiment entrer en relation avec des compagnons d'humanité et de voir que les différences, réelles et fortes, d'habitat, langue, religion, situation sociale, etc. peuvent ne pas être forcément séparatrices... N'oublions pas non plus nos amis à quatre pattes, les chameaux, porteurs de nos effets les plus lourds et parfois de nos corps fatigués, qui traçaient leur route, impavides, d'un pas régulier qui n'est pas si lent que cela (on s'en apercevait bien quand, ayant dû quitter par nécessité la caravane un instant, on devait forcer l'allure pour la retrouver !)

Enfin, il a semblé à plus d'un d'entre nous qu'il allait rendre visite, là-bas, tout au fond perdu de l'Algérie, dans cette grosse ville poussiéreuse de Tamanrasset ou sur les hauteurs épurées de l'Assekrem, à un ami proche qui attendait sa venue avec impatience depuis longtemps... Émotion alors de se retrouver sur les lieux mêmes où a vécu jadis Charles de Foucauld. Loin de tout effet de mode (et il peut même y en avoir occasionnés par une béatification !), c'est la simplicité même qui frappe là-bas, simplicité d'une vie donnée par un de nos frères aînés dans la foi

(et aussi par ceux, hommes ou femmes consacrés, qui se sont mis à sa suite et dont la rencontre fut pour nous lumineuse) qui a voulu se faire pauvre parmi les pauvres, et, ainsi, « frère universel » de tous ceux qu'il rencontrait et ignorait le trésor qui lui brûlait le cœur, soit la présence même du Christ, qu'il aimait toujours aussi adorer dans l'Eucharistie... Alors, cette présence nous a aussi saisis, parfois violemment, bien des fois, en particulier lors de nos prières communes, et je crois que restera dans le cœur de tous, sans exception, le souvenir de la messe célébrée dans la petite

chapelle de pierre battue par le vent tout en haut de la montagne et nous serrés les uns contre les autres comme des oisillons peut-être un peu apeurés qui n'auraient bientôt plus qu'à prendre avec hardiesse et, surtout, confiance leur envol vers le vaste monde...

P.David ROURE, Curé

(1) Témoignages :

Pierre Richard, Jacqueline Rozoy, Marie-France Sandrin...



A l'origine de l'idée de ce pèlerinage dans le Hoggar, une conversation début 2005 à la « galette de David » entre Véronique revenant enthousiaste d'un voyage en Mauritanie, David et Marie-Thérèse. L'idée de proposer à la paroisse une marche dans le désert est évoquée alors sous forme de boutade.

Et pourquoi ne prendrions-nous pas cette idée au sérieux ? ai-je pensé. En effet, j'étais très attiré par ces paysages à travers notamment les lectures de Le Clezio et de Théodore Monod. Marcher sur les pas de Charles de Foucauld s'est imposé naturellement, pèlerinage d'une semaine, au moment où la béatification du Frère Charles était en cours.

Nous en parlons un soir à David, qui nous encourage d'autant plus qu'il souhaite être notre accompagnateur spirituel. En juin dernier, le Conseil Paroissial, consulté, accepte ce projet.

Un petit groupe se forme alors (Michel Gailly, Jean-Paul du Merle, Dominique Moulin - qui ne pourra pas nous accompagner - Christine Lurati, et moi-même), pour établir un cahier des charges, comparer les propositions de 5 voyageurs,

et en sélectionner un. L'un de nos souhaits était de marcher en arrivant le dernier jour à l'Assekrem et seul Ictus y répondait exactement ; étant aussi le moins cher, son choix était évident.

Nous nous sommes interrogés sur le nombre maximum que devait comporter le groupe : fallait-il limiter le groupe à 15 participants, ce qui est la taille normale pour ce genre de randonnée, et ainsi conserver une meilleure approche du désert ou bien devons nous l'ouvrir à un plus grand nombre, aller jusqu'à 30, pour éviter de refuser trop de paroissiens ? Nous étions à ce moment-là incapables d'apprécier le nombre de personnes pouvant s'inscrire. Nous avons seulement choisi avec David une semaine de vacances qui paraissait favorable pour le plus grand nombre. Nous avons retenu un maximum de 30 personnes, et en définitive, il y a eu exactement 30 inscrits !

Deux rencontres, en novembre et en janvier, ont permis de réunir tous les participants, de régler les questions matérielles et de définir les sujets de réflexion spirituelle et culturelle, qui ont fait

l'objet d'un exposé et qui sont regroupés dans ce document.

Dès l'origine nous souhaitons que l'ensemble de la communauté paroissiale puisse aussi participer à cette démarche d'approfondissement de la pensée et de la foi de Charles de Foucauld. Nous avons organisé en novembre une conférence du Père Dominique Froissart, qui lui-même s'est nourri de la foi du Frère Charles, et une visite en janvier à Saint Augustin, paroisse de Charles de Foucauld, où le Père Richard Escudier a retracé les grandes étapes de la vie de Charles et présenté les souvenirs conservés dans le petit musée de l'église. Nous avons aussi emporté dans notre pèlerinage les intentions et les prières de l'ensemble de la communauté, qui ont été lues au cours des eucharisties quotidiennes.

Ainsi une grande partie de notre communauté a pu être conduite à l'approfondissement de la pensée et de la foi du Père de Foucauld, et pour certains vivre une semaine exceptionnelle au désert.

Yves CHAINET

Samedi 4 février

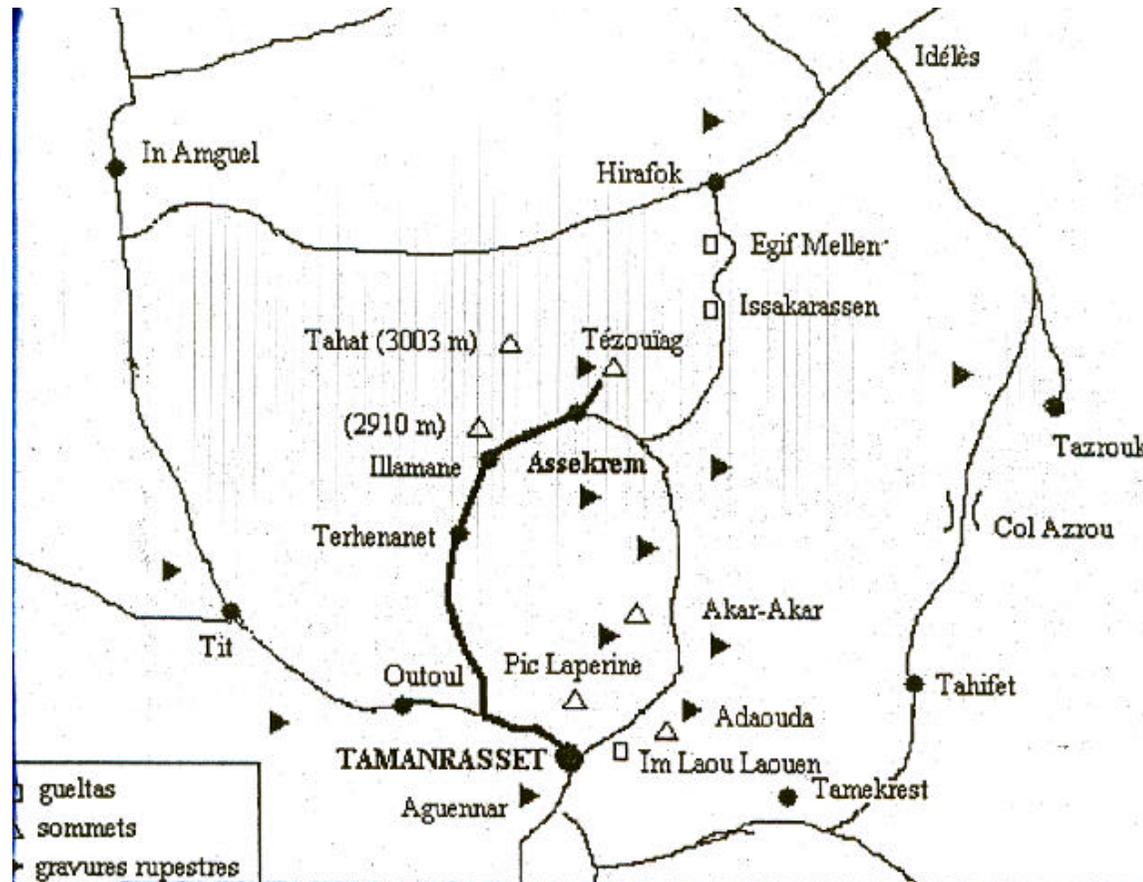
Après plusieurs heures d'attente, nous décollons de Roissy à 23 h 45 dans un Airbus A321 de la compagnie Air Azur.

Quatre heures plus tard, les lumières de Tamanrasset sont en vue dans la nuit noire, du côté droit de l'avion. Atterrissage sur une piste vaguement balisée, au bout de laquelle l'avion fait demi-tour pour gagner l'aérogare. Les formalités d'entrée sur le territoire algérien vont nous prendre deux heures et demie, en quatre contrôles successifs dont la signification nous échappe largement. Malgré tout, on sent les douaniers algériens plutôt aimables, et finalement assez accueillants. Nous voilà enfin devant les touaregs de l'agence Tarakeft qui vont nous accompagner tout au long de la semaine : grandes djellabas bleues, regards souriants derrière les chèches. Dans la nuit, ils nous

emmènent dans des Toyota 4x4 hors d'âge jusqu'à une sorte d'hôtel situé de l'autre côté de Tamanrasset. Nous nous couchons à 6 h 45, alors que le jour pointe.

Dimanche 5 février

Brève nuit. Après le petit déjeuner, les touaregs nous emmènent en 4x4 au centre de Tamanrasset, pour visiter la maison de Charles de Foucauld : au milieu d'une cour en sable assez vaste, entourée d'un petit mur crénelé, un modeste bâtiment parallélépipédique : la Frégate, ainsi baptisé par Frère Charles pour sa forme allongée comme la coque d'un bateau. Moins de deux mètres de large, car on ne trouve pas ici de bois plus long pour la couverture. On rentre par la seule ouverture, une porte basse. A l'intérieur un autel très simple à une extrémité. De l'autre côté d'une ruelle, nous rentrons dans la maison du Frère Antoine, qui accueille les nombreux visiteurs et



entretient ici la mémoire de Charles de Foucauld. Un peu plus loin, la maison de trois Sœurs de Jésus, se consacrant aux soins et à l'alphabétisation de la population alentour. Nous sommes invités à déjeuner chez Lamine, le chef de l'agence Tarakeft, dans ce qui est sans doute la plus belle maison de Tamanrasset : un îlot de prospérité (des moulures au plafond, la climatisation...) au milieu d'une ville assez pauvre. Excellent repas. Nous repartons visiter le Bordj où Frère Charles fût assassiné en décembre 1916 : un petit fortin de forme carrée, large de vingt mètres et haut de sept. Puis retour à la maison de Charles de Foucauld, où nous célébrons la messe avec David. Nous nous trouvons en plein cœur de la ville musulmane, et nous entendons l'appel à la prière du Muezzin proche, au milieu de notre propre prière. A cette messe, comme à toutes les suivantes, cette semaine, nous lisons les intentions de prière que nous ont confié les châtenaisiens. Puis nous reprenons les 4x4 pour sortir de Tamanrasset, et gagner le lieu de notre premier bivouac : Tin-yad (?), au pied de la montagne Ahrar. Nos chameaux, les deux pattes avant entravées, mangent le feuillage (et les épines !) de quelques acacias. Nous montons nos petites tentes

avant la nuit, puis dînons sur des matelas autour de petites tables basses, comme nous le ferons toute la semaine. Nous passons une brève veillée en chantant, accompagnés par la guitare de Véronique.

Lundi 6 février

Lever à 6 h 30. Le temps de prendre le petit déjeuner, de lever le camp, de récupérer les chameaux, nous commençons notre marche vers 9 h 15. Après la nuit un peu froide, la journée promet d'être chaude. Certains d'entre nous se sont affublés d'un chèche, d'autres se contentent d'un chapeau plus européen. Nous marchons le plus souvent dans un oued, dont les rives sont bordées de massifs granitiques. Vers midi, nous trouvons le lieu du déjeuner aménagé par les touareg (qui nous ont devancés en deux 4x4), à l'ombre d'un énorme bloc de granit, de la forme d'un ballon de rugby posé sur le sable de l'oued. Comme les jours suivants, déjeuner de salades mélangées, fromage en crème (sorte de « vache qui rit », pas très typique), oranges ou dattes. Puis nous écoutons une conférence de Catherine C., Marie-Jeanne et Jacqueline sur « *le désert dans la Bible* ». Vers 14 h, nous repartons, pour traverser plusieurs vastes cuvettes peu

marquées, et arrivons vers 16 h 30 au lieu de bivouac : Assouf Malanne. Les tentes montées, nous participons à une messe sur un petit plateau rocheux à l'écart. Puis, autour du feu, les touaregs nous parlent de leurs chameaux : en réalité, ce sont des dromadaires capables de marcher sur un sol caillouteux (les dromadaires « normaux » n'acceptent que le sable). Les touaregs vont les acheter au Niger ou au Mali. Quand nous demandons leur durée de vie, nous obtenons une réponse étonnante de précision : 33 ans, ni plus ni moins. Après le dîner (sorte de couscous, excellent), nous écoutons une conférence de Yves sur « *les deux dernières années de la vie de Charles de Foucauld* ».

Mardi 7 février

Lever à 6 h 30. Avant de partir, nous écoutons une méditation de David, sur « *aimer, c'est imiter* ». Départ vers 9 h, pour passer près d'un petit lac saumâtre formé au pied du front d'une coulée de lave solidifiée en colonnes noires de basalte. Ensuite, toujours le même paysage très vaste, parsemé de gros blocs de granit ou de petits blocs de basalte, avec des acacias épars. Nous passons dans une gorge dont le lit est encombré d'une coulée de basalte, et où fleurissent aujourd'hui

quelques lauriers roses. Messe à 11 h 30, à l'ombre d'un acacia. Ici, dès que l'on n'est plus exposé au soleil brûlant, on ressent le vent froid. Puis déjeuner sous un autre acacia, suivi d'une conférence de Pierre E. et Patrick S. sur « *la géologie du Hoggar* ». Nous apprenons aussi un proverbe touareg : « Amane imane, Har Issaoud » (prononciation pas garantie, orthographe encore moins), ce qui veut dire : « l'eau, c'est la vie, et le lait la nourriture ». Nous nous rappelons que c'est le lait de chèvre offert par les touaregs qui a sauvé Frère Charles, gravement malade du scorbut en 1911. L'après-midi, nous remontons longuement l'oued, rempli sur toute sa longueur d'une coulée de lave solidifiée en colonnes verticales de basalte. Certains montent sur les chameaux. Il faut pour cela que le chameau s'assoie (on craint à chaque fois qu'il se désarticule, tant le mouvement semble heurté et peu naturel), puis on s'assied sur la selle en croisant les pieds (sans chaussures) sur l'encolure du chameau. Ensuite, à la grâce de Dieu ! Mais le plus étonnant avec les chameaux, c'est le silence de leur marche, leurs grandes semelles ne faisant aucun bruit, même dans les rochers. En fin d'après-midi, ayant pris de l'altitude, on commence

à voir de hauts sommets dans le lointain, dont le Tahat, point culminant du Hoggar, proche de l'Assekrem, notre objectif. Petit incident : un malentendu entre touaregs sur l'endroit du bivouac nous oblige à errer quelque temps sur un plateau parsemé de petits blocs de rocher. Cela vaudra à Pierre R. une mauvaise chute entre deux rochers (une côte cassée), et à Yolande une chute moins grave, qui ne les empêcheront pas de continuer la marche. Après le dîner (toujours excellent), nous écoutons une conférence de Christine P. et Chantal sur « *l'érémisme* ». Chaque nuit, la lune se trouve au zénith du ciel d'une façon très étonnante pour nous. Sa lumière est ainsi bien plus forte que sous nos latitudes, et nous pouvons regagner nos tentes sans lampe frontale. D'ailleurs, chaque nuit nous rapproche de la pleine lune.

Mercredi 8 février

Lever à 6 h 45 (un quart d'heure supplémentaire bien apprécié). Après le petit déjeuner, conférence de Yolande et Marie-France sur « *Jésus de Nazareth à travers Charles de Foucauld* ». Nous partons ensuite pour une marche silencieuse (pour changer de celles assez bavardes des deux jours précédents), en

partie sur une rare piste du massif, qui nous mène à un petit village de quelques maisons, apparemment désert : Terhananet. Mais notre arrivée fait vite apparaître des enfants très nombreux, et des femmes aux vêtements de couleurs éclatantes (trois cents habitants en tout). Elles nous proposent de l' « artisanat local », que nous retrouverons plusieurs fois ensuite, dans les lieux les plus inattendus. Principalement des bracelets, mais aussi des petits ouvrages en cuir ou en osier. Nous parlons aussi avec le directeur de l'école primaire (pour le collège, les enfants sont pensionnaires à Tamanrasset). Les ingénieurs de notre groupe s'intéressent aussi à plusieurs batteries de cellules photovoltaïques, qui doivent fournir assez d'électricité à ce village isolé pour le pompage de l'eau et quelques ampoules (et quelques télévisions...). Nous reprenons notre marche pour une heure, pour un pique-nique encore à l'ombre d'un acacia. Puis nous nous installons à l'écart, au pied de gros rochers, pour écouter un exposé de Pierre R., Marie-Thérèse et Eric, sur « *l'histoire de l'Algérie* », et ce que l'on appelle aujourd'hui « *géopolitique* ». L'exposé est particulièrement imagé, évoquant successivement le « coup de

l'éventail », puis la « casquette du père Bugeaud ». On nous parle aussi du Sahara : pas si désert que ça (d'un désert d'oasis hier à un désert de villes aujourd'hui), et de Tamanrasset comme l'une des plaques tournantes de l'émigration montant vers l'Europe. Vers 14 h, nous repartons, toujours le long de l'oued Terhananet, puis passons un petit col peu marqué sur la gauche pour rejoindre un vallon très large : l'oued llamane, du nom du sommet en pain de sucre basaltique qui en forme le fond. Nous avons une très belle montée dans cet oued, notamment dans un étroit passage avec des orgues basaltiques sur la droite. Bivouac vers 16 h 30, à environ 2000 m d'altitude, au pied d'une petite arête formée de pitons de roche ocre. Messe vers 18 h 30 sur une terrasse inclinée, avec une vue magnifique sur les montagnes à l'horizon. Dîner excellent, puis soirée avec les touaregs. Ils nous expliquent leurs tribus (une dizaine), les mariages (de préférence au sein de la tribu, mais ici aussi les jeunes font ce qu'ils veulent). Pour le mariage, les cadeaux de la tribu du garçon à celle de la fille se comptent en chameaux (de un à sept). Puis un peu de musique touareg, avec le martèlement des tam-tams (sur un jerrycan en plastique bleu). Enfin, un

touareg, Mohammed, nous pose une devinette, où il faut savoir qu'un lion qui meurt de faim peut être moins dangereux qu'un autre lion (surtout s'il est déjà mort de faim).

Jeudi 9 février

Au petit déjeuner, une surprise nous attend : à la place des morceaux de baguette un peu ramollis auxquels nous commençons à nous habituer, de succulentes brioches à la chair assez ferme, recouvertes d'une confiture très liquide : cela s'appelle des terassassatet. Puis David nous parle de « *Charles de Foucauld, Frère universel* ». Départ vers 9 h. Nous continuons à remonter l'oued, et passons au sud-est du sommet llamane. Après un petit col, nous nous arrêtons vers 11 h 30 au lieu dit lhassayane. Un peu au-dessus, dans une face rocheuse, une anfractuosité dans laquelle nous observons des gravures rupestres : un homme levant les bras, avec un fennec, de couleur rouge. Messe sur la plate-forme devant les gravures. Puis nous déjeunons sur nos matelas multicolores habituels, le long des deux 4x4 que les touaregs ont disposés pour qu'ils nous abritent du fort vent du nord. Après le déjeuner, conférence de Jean-Paul sur « *les mystiques* » : de très

connus (Ste Thérèse, St Jean de la Croix, St François d'Assise), et d'autres moins connus (Abdel Kader, Ibn Arabi, Maître Eckhart). Vente d'artisanat local, venu de nulle part. Nous repartons vers 14 h, et passons successivement dans plusieurs vallons, pour arriver finalement sur le côté d'une large vallée. Bivouac sur un vaste plateau vers 2400 m d'altitude, d'où nous voyons le Mont Aouknet dans le lointain (encore un piton basaltique). Après le dîner (couscous), autour d'un feu qui nous réchauffe (un peu) en nous enfumant (beaucoup), les touaregs nous apprennent les rudiments de leur langue, le tamachek. Puis Catherine C. nous raconte une « *histoire fantastique de gazelle* », puis une autre de « *Djennouns* » (équivalents de nos djinns). A 21 h, courte prière (courte parce qu'il fait froid) en union avec ceux de Châtenay.

Vendredi 10 février

Après le petit déjeuner, David nous propose une méditation sur « *l'Eucharistie* ». Nous partons vers 9 h, et remontons longuement l'oued, bordé d'éboulis ocres. Vers 11 h 30, nous nous arrêtons dans la combe sous le plateau de l'Assekrem, du côté sud (nous serons à l'abri du vent du nord). Nous plantons les

tentes plus tôt que d'habitude, sur de petites plates-formes aménagées dans le chaos des rochers. Les chameliers nous quittent, avec leurs bêtes, car ils doivent les ramener près de Tamanrasset, pour prendre en charge un nouveau groupe la semaine suivante. En marchant vite, et par un chemin direct, ils mettront deux jours et demi. Après le déjeuner (et les trois thés successifs auxquels nous sommes maintenant habitués, dans des petits verres), nous montons au col au-dessus, où se trouve une sorte de refuge de montagne dans une vaste cour en légère pente, entourée de murs. Le plateau de l'Assekrem est la montagne à gauche du col. Nous y montons par un petit sentier bordé de murets de pierres sèches. Nous nous arrêtons juste avant de déboucher sur le plateau : en léger contrebas se trouvent la maison des Frères qui gardent le lieu, et une terrasse abritée où un homme avec un bon sourire dans sa barbe nous accueille avec un thé revigorant. A l'un d'entre nous qui lui demande s'il est « Père », il répond avec un regard malicieux : « oui, et aussi fils et esprit saint ». C'est donc un Frère, d'origine espagnole, d'une quarantaine d'années, qui n'est là que depuis trois ans, alors que les deux autres, français, ont respectivement 24 et 34 ans

d' « ancienneté ». Pour combien de temps est-il là ? Il ne sait pas, c'est Dieu qui décidera. Il nous parle de la vie ici, où l'on trouve les trois choses dont l'homme a besoin : Dieu, pour la prière ; les hommes, pour le partage ; la nature, pour la contemplation. Il nous parle aussi de Charles de Foucauld, et de deux interprétations erronées de sa vie : il n'est ni l'espion à la solde de l'armée française que décrivent parfois les Algériens, ni l'ermite auxquels pensent souvent les Français. Une meilleure vision de lui est celle d'un Frère universel, venu ici pour se rapprocher des touaregs. Le Frère nous dit enfin, toujours avec son air malicieux, qu'il habite la seule maison en Algérie où l'eau n'est jamais coupée. Lors des tempêtes d'août-septembre, il suffit de dix minutes pour remplir un bassin de décantation de 15000 litres, qui sont reversés après décantation dans une citerne à l'abri de la lumière du jour. L'eau s'y conserve pure pendant longtemps. Nous parcourons finalement les derniers mètres qui nous séparent du sommet du vaste plateau de l'Assekrem (long de deux kilomètres et large de un). Au bord du plateau, du côté est, l'ermitage construit par Charles de Foucauld, d'une forme assez semblable à la Frégate de Tamanrasset : une entrée

étroite menant à une petite bibliothèque, et sur la gauche l'oratoire, long de six mètres et large de deux. Les pieds de l'autel sont des morceaux d'orgues basaltiques. David y célèbre la messe, dans une ambiance très priante. La prière universelle nous unit par la pensée avec beaucoup d'autres hommes et femmes, de Châtenay et d'ailleurs. Puis nous écoutons une conférence de Jean-François M., Jacqueline et Catherine C. sur « *les touaregs et leur culture* ». Certains d'entre nous vont arpenter le vaste plateau de l'Assekrem (sans regarder la station météo et les antennes de télécommunications qui défigurent un peu le paysage), jusqu'à l'extrémité ouest où se trouve une petite plate-forme avec un banc en grosses pierres, abritée du vent : un observatoire magnifique vers le Tahat (point culminant du Hoggar à 2900 m), assez proche (environ 10 kilomètres). Du côté nord pâturent quelques ânes, retournés à l'état sauvage. Nous observons aussi le vol d'un petit oiseau noir et blanc, appelé ici moula-moula. Sa particularité est, comme nos pies européennes, de chasser de son territoire les autres oiseaux (en vol à un qui n'est pas un Frère universel !). Enfin, vers 18 h 30, nous assistons au coucher du soleil un peu à l'ouest de l'ermitage. On

distingue bien à l'horizon le piton de l'Illamane (au pied duquel nous sommes passés). Nous redescendons dans la nuit à notre bivouac sous le col. Une ethnologue française, Nadia, arrivée ici avec un touareg et hébergée au refuge du col, vient partager notre dîner. Après le dîner, quelques chants, d'abord français, puis touareg.

Samedi 11 février

Nous nous levons à 5 heures, à l'heure où la lune se couche derrière les montagnes. Après le petit déjeuner, départ à 5 h 45 pour l'Assekrem, dans la nuit, à la lampe frontale. Nous sommes devant l'ermitage vers 6 h 45. Lever de soleil un peu voilé, derrière une forêt de pitons volcaniques. Puis nous redescendons sur la terrasse en contrebass, où nous retrouvons le Frère espagnol, ainsi que le Frère français plus âgé, qui profitera du passage de Jean-François R. pour une consultation médicale. Puis nous redescendons au col, où nous retrouvons l'autre partie de notre groupe, montée directement depuis le bivouac. Nous repartons tous en 4x4 pour une longue descente chaotique jusqu'à Tamanrasset : 80 kilomètres de piste parfois à peine tracée, qui nous prendront quatre heures,

interrompues par un arrêt « artisanat local » en plein désert, puis un pique-nique peu avant l'arrivée, à l'ombre de quelques acacias. C'est le moment de dire au revoir à notre guide, Akoulem, et à nos cuisiniers. Nous leur chantons un chant de remerciement et d'adieu (non sans échanger nos adresses). Nous arrivons à Tamanrasset vers 15 h, et nous nous installons au même hôtel qu'à l'aller. Rarement une douche aura été autant appréciée ! Nous quittons l'hôtel vers 17 h pour la Frégate, non sans un nouvel arrêt à un « artisanat local », et un autre dans le centre de Tamanrasset, où nous achetons quelques cartes postales. C'est aussi l'occasion, un peu brève, de parcourir ce qui est sans doute la rue la plus commerçante de Tam : une avenue peu large, bordée de tamaris aux troncs très massifs et tortueux, avec diverses échoppes sur les côtés. Puis messe avec un groupe de Périgueux à la maison de Frère Antoine, concélébrée par lui avec David et un prêtre de Périgueux. Après la messe, nous quittons Frère Antoine et les sœurs : l'une d'elles nous parle des migrants venus de tous les pays au sud de l'Algérie, et cherchant à gagner le Nord. Sans papiers, ils se font souvent refouler par la police algérienne. Mais ils essaient

de nouveau, car ils préfèrent risquer la mort plutôt que la honte de renoncer. La sœur nous demande de prier pour eux : que faire d'autre ? Retour à l'hôtel vers 20 h pour dîner, puis spectacle de danses touareg dans la vaste cour de l'hôtel, dans le martèlement des tam-tams. Coucher vers 22 h, pour une brève nuit.

Dimanche 12 février

Lever à 2 h, et départ pour l'aéroport en 4x4. Décollage à 5 h, dans le même avion qu'à l'aller. Arrivée dans la grisaille parisienne à 9 h. Fin d'une semaine extraordinaire.

Patrick SANDRIN

Ont eu la chance de vivre ce temps fort :

Véronique Bommier, Marie-Thérèse et Yves Chainet, Catherine et Pierre Courty, Yolande et Patrick Courty, Chantal et Jean-Paul du Merle, Catherine et Pierre Engler, Armelle et Michel Gailly, Geneviève et Jean-Louis Jaffré, Jean Lallement, Nelly et Roland Laparra, Marie-Jeanne et Gérard Lemièrre, Christine Lurati, Jean-François Marchand, Christine et Eric Piat, Jean-François Richard, Pierre Richard, David Roure, Jacqueline Rozoy, Marie-France et Patrick Sandrin.

L'Atakor

Au centre du Hoggar, l'Atakor, où nous sommes allés, est un plateau volcanique de forme presque circulaire, dont la hauteur moyenne est de 2 000 mètres. Il est sillonné d'oueds, de canyons (Issakarassen) et parsemé de pitons qui surgissent d'énormes pierriers et qui peuvent atteindre presque les 3 000 mètres. Ces sommets sont constitués d'anciennes cheminées de volcans dégagées par l'érosion. Les principaux sont l'Iharen, que nous avons vu au retour pas très loin de Tamanrasset, le Daouida, le Saouinan et les Tezoulaig, ces deux derniers visibles depuis l'Assekrem.

Atakor a deux significations : milieu des montagnes et nœud d'où partent les oueds. Le Hoggar étant favorisé par les pluies, sa faune et sa flore sont plus riches que dans le Sahara septentrional.

La géologie du Hoggar est aussi variée que puisse l'être ce vaste territoire : granit, grès, dépôts sédimentaires, forêts de pierre, basaltes, coulées de lave dues au volcanisme, mines de sel, pierres et

blocs érodés par les vents de sable ou éclatés sous l'effet des importantes variations thermiques. Parfois il semble qu'un peuple de géants se soit amusé à sculpter et à bouleverser le paysage en créant des formes énigmatiques et étranges.

Il n'est pas étonnant que les touaregs racontent que les premiers habitants de leur pays étaient des géants, appelés en tamachek « ijjabaren » et des ogres. Ils leur attribuent la réalisation des gravures et peintures rupestres et désignent les nombreux tumuli préislamiques du Sahara comme leurs tombes.

Climatologie du Hoggar

Il ne pleut guère ici, et presque exclusivement à la fin de l'été (mais nous avons eu quelques gouttes à l'Assekrem). Alors que nos vertes campagnes reçoivent 75 cm d'eau par an, le Hoggar en reçoit un peu moins de 5, méritant bien son titre de désert (donné pour moins de 10 cm d'eau par an). Non seulement il ne pleut pas beaucoup, mais en plus l'évaporation est considérable : 5 mètres d'eau par an,

contre 50 cm chez nous. Pensons à un récipient d'eau que l'on laisserait à l'extérieur pour revenir l'observer un an plus tard. Sous nos latitudes, il contiendrait plus d'eau à la fin de l'année, mais au Hoggar, il serait certainement totalement sec.

Hydrographie du Hoggar

Les jours de pluie dans le Hoggar, les oueds se remplissent de torrents très puissants. Nous pouvons imaginer leur force en observant la largeur des oueds, et les marques laissées assez haut sur leurs bords. Et pourtant, aucun des oueds nés dans le Hoggar n'atteint la mer au nord, ou le fleuve Niger au sud. Ils finissent en s'évaporant dans d'immenses cuvettes. Les oueds principaux sont l'Igharghar, qui s'écoule vers le nord, et l'oued Tamanrasset, qui prend sa source près de l'Assekrem, et s'écoule vers le sud jusqu'à Tamanrasset (où son lit est bien plus large que celui de la Seine à Paris) et au-delà

Patrick SANDRIN

L'image qu'on en a aujourd'hui ? Les « hommes bleus » sont souvent perçus comme fiers, chevaleresques, vivant hors du temps, avec un sens aigu de l'adaptation aux aridités du désert saharien, anciens pillards, esclavagistes, et rebelles à toute tentative de mise en ordre politique ou économique. Cette dualité est le reflet de la relation ambiguë des militaires qui eurent longtemps la charge de les administrer.

- Organisation de la société traditionnelle

Les Touaregs sont organisés en entités politiques, que l'administration coloniale appela « confédérations » et qui ne semblent pas présenter un front uni, mais plutôt un ensemble hétérogène où règne une certaine concurrence. Chaque confédération regroupe des tribus composées d'une dizaine de familles. Célèbres pour leur rezzous (pluriel de razzia) contre les populations paysannes et/ou sédentaires qu'ils pillaient, voire soumettaient à l'esclavage, avant de les assimiler culturellement, ils n'hésitaient pas

à se combattre entre eux, la lutte pour la survie dans un milieu aux ressources rares primant sur la solidarité de groupe.

Chaque confédération est identifiée par le nom du territoire dont elle a le contrôle. Il y a ainsi les Kel Aï r (Niger), les Kel Ahaggar (Algérie), les Kel Ifoghas (Mali)...

Le pouvoir suprême est détenu par l'Amenokal dont l'autorité est symbolisée par le tambour de guerre (ettebel) qui trône devant sa tente.

Société fortement hiérarchisée. On distingue les nobles (Imghad), des religieux (Ineslemen), des tributaires ou vassaux (Imghad), des affranchis et des esclaves. Ces stratifications sont d'importance inégale selon les confédérations.

Peuple particulier, très attaché aux traditions berbères, et peu arabisé. Il a à sa façon intégré l'Islam tout en demeurant une société monogame et matriarcale. Dans la société traditionnelle, la femme a une indépendance économique (la tente lui appartient) doublée d'une liberté d'attitude

peu commune dans le monde méditerranéen.

Son code de conduite morale (règles sociales de l'Achak), a contribué jusqu'aux dernières décennies à assurer leur pérennité au sein d'un environnement hostile.

Dimension culturelle

Ce sont la langue et l'écriture qui constituent leur dénominateur commun majeur. La langue est berbère avec trois variantes : le tamahaq au Hoggar, le tamajeq dans l'Aï r, le tamashek dans les Ifoghas.

Parmi les populations berbérophones, les Touaregs sont les seuls à posséder une écriture dont les caractères tfinagh sont gravés dans les rochers du désert.

Le sens du voile :

Avant de porter ce voile (entre 16 et 20 ans), le garçon ne peut accéder à aucun droit de statut adulte. L'homme qui enturbanne le garçon lui donne deux conseils : le pan inférieur que l'on met sur

la bouche jusqu'au nez, il faut le mettre quand tu vois des biens qui ne t'appartiennent pas, ce qui signifie qu'il ne faut compter que sur soi ; celui du haut que l'on place sur le front jusqu'aux yeux, il faut le mettre quand tu vois des voisins afin de leur témoigner du respect.

Par contre avec des amis de son âge, il peut laisser son voile se défaire, et boit le thé sans cacher sa bouche.

Rôle de protecteur contre le vent qui dessèche les muqueuses, comme de défenseur contre les esprits malfaisants.

Le voile signifie aussi « la parole voilée ». Il n'est pas convenable de dire les choses trop abruptement. Dans le même sens, s'entendent les paroles d'une mère le jour où son fils revêt le voile : « il filtrera les pensées qui te viennent à la bouche ».

- Marginalisation ou intégration forcée ?

Les Touaregs sont répartis entre plusieurs Etats, jaloux de leur souveraineté, et dont les élites sont issues de populations sédentaires. Leur politique



oscille entre le laisser-faire, de nature à accentuer leur marginalisation, et la sédentarisation plus ou moins forcée. Les centres de décision politique ou économique sont souvent érigés dans les régions sud. Est-ce une revanche des

anciens esclaves noirs contre leur maître ? Thèse pas totalement fondée, car elle ignore les relations commerciales et la complémentarité qui existaient entre les Touaregs et les populations « sudistes », ainsi que les liens politiques qui les unissaient notamment aux royaumes Haoussa. Leur situation varie en fonction des Etats où ils sont rattachés.

- En Libye et en Algérie, de grands programmes de sédentarisation ont conduit à la fixation d'une partie des Touaregs dans des maisons bâties par l'Etat dans les années 70-80. En Libye, on note l'accès possible à l'enseignement supérieur ; il n'est pas rare de voir des jeunes femmes ingénieur ou médecin.

Dans le Hoggar, les Touaregs d'Ahaggar, sur un territoire presque aussi grand que la France, occupent les vallées

de l'Atakor. Leur revenu se mesure au nombre de chameaux confiés à des bergers. Les sédentaires habitent des huttes de roseau et de paille tandis que les nomades continuent de se déplacer sous la tente. La terre qui jadis leur appartenait a été donnée à ceux qui l'exploitent. On compte une soixantaine de centres de culture (« arrem »), avec des jardins de palmiers.

De leur côté, chez les Touaregs Ajjer (près de la frontière libyenne), la dégradation de la société nomade, autrefois prospère, se fait plus sentir qu'au Hoggar. Ils survivent difficilement avec de maigres troupeaux de chèvres dans les vallées du Tassili. Les chantiers de Djanet et les bases pétrolières d'In-Aménas sont pour beaucoup la seule possibilité de fuir la misère.

- Au Mali et au Niger, ou au Burkina Faso, le brutal renoncement à la vie nomade s'est accompli dans des conditions très difficiles pour les familles qui avaient perdu leurs troupeaux lors des sécheresses des années 1970 et 1980, ou lors des conflits armés de 1990 à 1996. Cela se traduit par

des camps de réfugiés puis des lieux de sédentarisation en marge des villes sans toujours l'infrastructure nécessaire pour l'accès aux soins et l'éducation. Au Niger, après 10 ans de soulèvement armé, ce n'est qu'en 2000 qu'ils ont obtenu de pouvoir faire partie des corps spéciaux de l'armée ou de la gendarmerie. Et pourtant au Niger, les Touaregs, par leur nombre, représentent le quatrième groupe ethnique, après les Haoussas, les Songhaï s et les Peuls.

Dans les nouveaux Etats, les familles cherchent de plus en plus à rompre le processus de marginalisation, en tentant de scolariser leurs enfants, ce qu'elles refusaient avant (l'école était identifiée au colon), mais dans les régions sahéliennes habitées par les nomades, le manque d'écoles se fait sentir. Cependant, des choses bougent ; au Mali, existe tout un programme de scolarisation pour ces populations.

Les « nomades interrompus » qui ont pu se reclasser économiquement sont gardiens de villas, guides sahariens, loueurs de chameaux, chauffeurs, petits

boutiquiers, figurants au costume brillant d'indigo pour les safaris touristiques ou réfugiés mendiant dans les grandes villes.

Ceux qui bénéficient d'un bon ancrage local dans les zones rurales et qui parlent plusieurs langues commencent à s'investir dans la politique et essaient de trouver des interlocuteurs avec les ONG.

Certains Touaregs ont innové en développant un artisanat pour les touristes et les coopérants étrangers. D'autres ont produit des œuvres musicales, littéraires et graphiques qui ont eu un écho international. Ex : le groupe « Tinariwen - Amassakoul » (de Kidal, est du Mali), formé de Touaregs réfugiés en Algérie et en Libye qui chante à la guitare électrique la vie dure dans le désert. Ainsi ils rejoignent le vaste mouvement des exilés économiques appelés « ishumar » d'où naît une véritable culture des marges avec sa musique et sa poésie contestataire.

J. F. MARCHAND,
J. ROZOY,
C. COURTY

Géographiquement parlant, le désert est une terre désolée que Dieu n'a pas bénie, l'eau et la végétation y sont rares, l'habitation impossible. Il est le lieu des démons et des bêtes malfaisantes et s'oppose à la terre habitée comme la malédiction à la bénédiction, comme le chaos à la création.

Or, et c'est là le point de vue biblique dominant, Dieu a voulu faire passer son peuple par cette « terre affreuse » pour le faire entrer dans une terre où coulent le lait et le miel. Le désert évoque donc avant tout une époque privilégiée de l'histoire du salut : la naissance du peuple de Dieu.

Dans l'Ancien Testament

I. La traversée du désert : un temps d'épreuves

Une fois sortis d'Égypte, les Hébreux se trouvent dans le désert, « Yahvé marchait avec eux, le jour dans une colonne de nuée pour leur indiquer la route, et la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer » (Ex.13,21). C'est ainsi que Yahvé Dieu guide son peuple vers la montagne de l'Horeb pour qu'il le serve, (Ex.3,12).

Mais les Hébreux, peuple à la nuque raide, murmurent et reprochent à Moïse de les avoir fait sortir d'Égypte pour les faire mourir de faim et de soif dans le désert. « Que ne sommes nous morts en Égypte..., à coup sûr vous nous avez emmenés dans ce désert pour nous faire mourir de soif. » (Ex 16,3). Inlassablement, Moïse crie vers Yahvé Dieu et celui-ci fait jaillir

de l'eau des rochers et transforme la rosée en manne. Mais il est impossible de faire des provisions puisque la manne ne se conserve pas. Les Hébreux apprennent ainsi à ne compter que sur Dieu qui les guide et les nourrit.

Lorsqu'ils arrivent au pied de l'Horeb, Dieu conclut une alliance avec eux et leur donne une Loi, les 10 commandements. Puis il les conduit en Canaan, la Terre où coulent le lait et le miel. Il aura fallu deux générations pour aller d'Égypte en Terre Promise.

II. Idéalisation du temps du désert

Installé en Canaan, le peuple a tôt fait de le transformer en un lieu de prospérité idolâtrique et impie et à préférer les dons de l'alliance à l'alliance du donateur. Il oublie Yahvé et se laisse séduire par les cultes étrangers.

C'est alors que le Deutéronome et les prophètes actualisent les événements du désert en les idéalisant, pour appeler le peuple à la conversion. Le temps du désert est alors relu comme le temps de la proximité entre Dieu et son peuple, le temps idyllique des fiançailles.

Deux passages de l'Ancien Testament illustrent cette nouvelle lecture

* Au IX^e s. av. JC, le roi d'Israël Achab épouse Jézabel, la fille d'un prêtre d'Astarté et adopte ses dieux, les Baals. Il leur construit un temple et se prosterne devant eux, oubliant Yahvé. Le prophète Elie se dresse comme le champion de Yahvé et

remporte au Mont Carmel une victoire éclatante sur les 450 prophètes de Baal, qu'il fait égorger (I Roi 19).

Loin de servir la cause de son Dieu et de rétablir le culte de Yahvé, cette victoire provoque la colère de Jézabel qui veut se venger. Découragé, Elie se réfugie au désert pour y mourir. Mais Yahvé envoie un ange pour le secourir et le conduit, comme Moïse, pendant 40 jours et 40 nuits, à la montagne de l'Horeb (le Sinäï), où il se manifeste à lui. Elie découvre que Dieu n'est ni dans l'orage, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu mais dans la brise légère.

* Vers 750 av. J.C., le Royaume du Nord vit une période de troubles : aux conquêtes assyriennes s'ajoutent des troubles intérieurs (4 rois assassinés en 15 ans) et la corruption religieuse et morale. S'appuyant sur ses déboires matrimoniaux, Osée présente Israël comme l'épouse infidèle de Yahvé. « Elle courait après ses amants, et moi elle m'oubliait ! » (Os 2,15-16). Celui-ci l'aime toujours « c'est pourquoi je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur. Là je lui rendrai ses vignobles.... ». « Je te fiancerai à moi pour toujours ; dans la justice et dans le droit. »

Pour l'Ancien Testament, Dieu n'a pas appelé son peuple à vivre au désert, mais à traverser le désert pour vivre dans la Terre Promise. Il met en lumière la sollicitude paternelle de Dieu qui a mis son peuple à l'épreuve afin qu'il reconnaisse qu'il ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu

Dans le Nouveau Testament

Le Nouveau Testament parle peu du désert.

Il présente Jean le Baptiste, prêchant dans le désert de Judée un baptême de conversion et disant « repentez-vous, car le Royaume des cieux est tout proche » (Mt 3,1-2). Après leur baptême, il renvoie les baptisés à leur travail (Luc 3-10-14).

Le désert n'est qu'un moyen de se convertir en vue du Messie qui vient et dont il dit : « Je ne suis pas digne de défaire la courroie de ses sandales » (Mt 3-11).

Jésus, nouveau Moïse, a voulu revivre les étapes de l'histoire du peuple de Dieu (Mt 1-2). Ainsi dans l'évangile de Matthieu, nous le retrouvons dans le désert poussé par l'esprit de Dieu pour y être mis à l'épreuve mais à la différence de ses pères, il résiste aux tentations de Satan.

L'épreuve qui avait échoué au temps de l'Exode trouve alors son sens : **JESUS est le fils en qui s'accomplit le destin d'Israël.**

Quand Jésus multiplie les pains dans le désert (Mat 14,13-21), c'est pour montrer à ses disciples non pas qu'il faut vivre au désert mais qu'un **temps nouveau est arrivé où on vit merveilleusement de la parole du Christ.** Le retour au désert n'a plus lieu d'être, puisque le Christ, l'Époux est présent.

Comme le Christ et à sa suite, chaque chrétien doit refaire personnellement le chemin qui sépare l'Égypte de la Terre Promise, passer par la mort (le désert, le chaos) pour ressusciter.

Catherine COURTY, Marie-Jeanne LEMIERE, Jacqueline ROZOY

Nous connaissons tous la biographie du Père de Foucauld, mais peut-être un peu moins les dernières années à Tamanrasset, l'impact de la première guerre mondiale dans cette région isolée, les luttes entre les différentes ethnies, tout cela forme une succession d'évènements complexes qui ont conduit à la nuit dramatique du 1^{er} décembre 1916.

Rappelons quelques dates antérieures :

-1901 – Charles de Foucauld, ordonné prêtre part au Sahara, il a 43 ans.

-1902 – il est à Béni-Abbès

-1904 – Voyage dans le Sud. Il va jusqu'au Hoggar et il traduit les Evangiles dans la langue des Touaregs.

-1905 – installation à Tamanrasset en août. Construction de La Frégate

-1908 – Il tombe malade, une anémie assez grave

-1909 et 1911 – Deux voyages en France,

-1911 – Il fait construire un ermitage à l'Assekrem, par les militaires du Fort Motylinski où il ne reste que 5 mois de juillet à décembre 1911

-1913 - Il fait un voyage de 7 mois en France, ce sera le dernier, avec un Touareg, Ouksem.

Après trois mois de marche à partir de Beni-Abbès, il écrit en 1905 : « *Je choisis Tamanrasset, village de 22 feux, en pleine montagne, au cœur du Hoggar, à l'écart de tous les centres importants. ... Je ferai une maison très petite, deux pièces de 2 m x 2 mètres, l'une étant la chapelle, l'autre la cellule* ». Comme l'explique Antoine Chatelard : « *Il commence une vie hors les murs, il crée des liens et, comme le petit Prince, il apprivoise* » et cela malgré l'insécurité dans la région qui n'est que depuis peu sous domination française.

En 1914, Tamanrasset est un village de 80 maisons en terre (les huttes en rosier – zeriba – disparaissent progressivement), et La Frégate, où vit le Frère Charles, est en fait un long boyau de 15 m de long, avec de nombreux livres très bien rangés dans des bibliothèques de fortune.

Le 3 septembre 1914, un courrier rapide apporte à Tamanrasset un message annonçant que l'Allemagne a déclaré la guerre à la France depuis un mois. Cette nouvelle va bouleverser la vie du Père de Foucauld même s'il s'efforce de n'en rien laisser paraître pour ne pas troubler ses voisins.

Tout d'abord, il n'est plus question de se désintéresser des affaires du monde comme le demandait son Règlement de 1899, écrit pour des ermites vivant hors du monde. Il reçoit (tous les 18 jours) le quotidien *La Dépêche algérienne* et *l'Echo de Paris*. Il dit lui-même : « *Quand la mère est en danger, il faut prendre de ses nouvelles* ».

L'agenda de 1914 note toutes les visites, les lettres, les allées et venues des militaires (basés au fort Motylinski à 50 km à l'est de Tamanrasset) et des Touaregs, les visites aussi aux malades. Il poursuit cependant un rythme de travail de 10 h 45/jour, la mise au net du Dictionnaire complet Touareg-Français (150 pages/mois), qu'il termine le 24 juin 1915. Sa journée comprend aussi 7 h 30 de sommeil et 3 h 45 de prières et lectures spirituelles.

La vie sédentaire, les nombreuses visites, un travail acharné et une mauvaise alimentation rendent le Père de Foucauld malade du scorbut début 1915.

La deuxième conséquence de l'entrée en guerre de la France est son souci d'y participer. Sa première réaction est de vouloir rester sur place pour « *aider la population à rester dans le calme* » et très vite, se pose à lui la question d'un départ pour rejoindre les combattants, il s'en ouvre à Laperrine (le Père Huvelin est décédé) qui lui dit de rester sur place où il est plus utile (à noter que les archives contiennent de nombreuses lettres

de Charles de Foucauld mais pas les lettres qui lui étaient adressées, car il les brûlait après les avoir lues). Il prend aussi conseil de son nouveau directeur spirituel, le Père Voillard, qui lui demande également de rester.

La volonté de participer à la guerre traduit les pensées qu'il a à son sujet. Il ne faut pas oublier qu'enfant il a été obligé de quitter son Alsace natale. À l'opposé de Benoît XV, qui la condamne fermement en la qualifiant de « *massacre inutile* », Charles considère cette guerre comme une *croisade* pour sauver le monde de la *barbarie*, et donc la nécessaire participation de tous à cette œuvre humanitaire, devoir de solidarité, devoir religieux. « *Cette guerre est une croisade de fait : croisade contre l'esprit paï en qui ne reconnaît d'autre droit que la force, croisade contre l'esprit paï en qui déclare que tout est permis pour arriver à ses fins, croisade contre la barbarie qui voudrait se substituer à la civilisation chrétienne, croisade contre la barbarie musulmane à laquelle l'Allemagne s'est alliée.* » Ceux qui donnent leur vie pour leurs Frères sont de véritables martyrs, des *martyrs de la charité* : « *Celui qui meurt pour la défense de ses concitoyens meurt dans l'exercice de la charité la plus parfaite... nos Frères qui tombent à la frontière sont des martyrs de la charité* ». Il est enfin certain dans la victoire d'où sortira un bien plus grand que ce mal qu'est la guerre : « *Plaise à Dieu de nous accorder la victoire, pleine et suivie d'une paix telle qu'elle mette pour longtemps l'Europe, le Monde et la civilisation à l'abri de la barbarie allemande !...Une*

telle paix sera suivie d'un nouvel essor de la France et j'espère d'une ère nouvelle pour ses colonies ».

Charles s'inquiète des razzias de pillards marocains qui s'attaquent aux Touaregs de sa région qui vont dans l'Adrar (à 500 km vers le sud-est à la frontière du Mali actuel) pour faire paître leurs troupeaux. Il tente de susciter la construction d'un fortin militaire dans cette zone mais échoue. De là lui vient l'idée d'un refuge à Tamanrasset, pour se protéger des razzieurs, un château-magasin ou grenier fortifié à l'image des tirremts qu'il a vus et décrits dans *Reconnaissance au Maroc* (1888). La décision de la construction est prise uniquement par lui et les villageois, indépendamment des militaires, qu'il informe simplement de son projet. Embarek, esclave acheté à Béni-Abbès, qui reste très attaché à Charles de Foucauld est devenu un bon maçon et il est le principal artisan de la construction, dont la charge financière est prise entièrement par le marabout. Le site choisi est sur la rive droite de l'Oued Tamanrasset, au point culminant d'une colline. Le capitaine de La Roche qui commande la région de l'Ahaggar s'interroge au mois de mai 1915, quand il rencontre le Père de Foucauld, contre quels agresseurs le village doit se protéger.

La situation politique locale est à cette époque complexe. Dans l'Adrar, les Touaregs sont soumis aux razzias des Arabes marocains du bord de l'Atlantique. Mais c'est dans l'Ajjer au nord-est de Tamanrasset que la situation est plus inquiétante. C'est une région qui s'étend sur un très vaste territoire allant de

l'Ahaggar à l'ouest, la pointe sud de la Tunisie au nord, le Tchad à l'est et l'Air au Niger au sud. Des luttes incessantes entre ethnies : Touaregs et ses voisins. Mais depuis le début du siècle les puissances étrangères utilisent ces divisions pour étendre leur domination sur ce territoire : les Turcs évincés par les Français qui occupent Djanet en 1911 et les Italiens le Fezzan et Ghat également en 1911. Mais le véritable pouvoir est à ce moment-là à la puissante organisation islamiste connue sous le nom de Senousiya.

Le fondateur de cette confrérie, Mohammed Ibn Ali Es-Senousi, et son successeur, son fils Sidi El-Mahli, partant de la Cyrénaïque envahissent progressivement toute la région s'installent à Koufra et soumettent les différentes tribus locales. A la mort en 1902 d'El Mahdi, son fils Mohammed Idriss deviendra plus tard roi de Libye et ce sont ses neveux qui lui succèdent. La Senousiya manœuvre avec tous les étrangers les Turcs, les Européens et en 1914 l'Allemagne lui demande de ne rien faire contre les Italiens qui sont ses alliés mais par contre de combattre les Français. L'Italie ayant changé de camp, les senoussites occupent Ghat en juin 1915, où les Italiens abandonnent armes et munitions et prennent Djanet aux Français le 24 mars 1916 après un siège de 18 jours.

Cette nouvelle inquiète Charles de Foucauld, les habitants de Tamanrasset et les occupants du Fort Motylinski. Le 23 juin 1916, poussé par la population, le marabout déménage et occupe

le château pour « être plus près d'eux » et l'installe pour que la population réfugiée à l'intérieur puisse résister à une attaque.

A l'été 1916, des rumeurs d'attaques se rapprochant de Tamanrasset poussent les militaires à envoyer des fusils et des munitions au Père de Foucauld et le château change de destination ; il n'est plus question de protéger la population dans un bâtiment en terre contre des ennemis disposant de canons, c'est de ce moment-là que datent les créneaux. Il peut servir de repli pour les hommes du fort Motylinski. Le Père écrit une lettre à Lyautey (ce sera la dernière) début septembre 1916 dans laquelle il souligne avec une conscience aiguë de la situation le danger que courent l'Ahaggar et même la présence française en Afrique du Nord, si face à la menace de l'Allemagne qui agit par l'intermédiaire des Turcs et des Sénoussites, Alger ne renonce pas à sa politique de « *reculade* ».

En septembre un complot, dit complot d'Amsel, vise le Père de Foucauld. Le capitaine de La Roche le relate dans une lettre au Père Voillard en mai 1917 : six hommes venant du centre de culture d'Amsel à 20 km au sud-ouest de Tamanrasset décident d'attaquer le fortin de Charles de Foucauld pour le piller, peut-être même pour le tuer, suite au bruit répandu d'une attaque contre le fort Motylinsky ; en chemin ils renoncent à leur projet mais après la mort du Père, ils seront recherchés et 4 d'entre eux seront fusillés (El Madani, qui fait partie du groupe des six, n'est pas pris).

Le Père de Foucauld en ce dernier trimestre 1916 est très préoccupé par la situation catastrophique de la région : « *Le manque absolu de récolte succédant à cinq récoltes presque nulles et à onze ans de sécheresse met le pays dans une détresse que je n'ai pas encore vue. Je crains une très grave famine pour l'hiver* » (lettre à Laperrine du 30/10/16). A partir du début novembre, peu de gens viennent rendre visite au marabout. Les travaux de fortification se terminent le 15 novembre et le Père reste seul le soir après le départ d'Embarek qui lui prépare ses repas. Il travaille pour achever au plus vite la traduction de 6000 vers des Poésies touarègues avec des commentaires, qu'il achève le 28 novembre.

Il avait le 16 novembre interrompu son travail pour écrire des lettres emmenées par le courrier, et dans lesquelles il adresse ses vœux, car elles n'arriveront à leurs destinataires plus d'un mois après. Il écrit notamment à sa cousine : « *Que le bon Dieu est bon de nous cacher l'avenir ! Quel supplice serait la vie s'il nous était moins inconnu ! Et qu'il est bon de nous faire connaître si clairement cet avenir du ciel qui suivra l'épreuve terrestre* ». Des phrases lourdes de mystère qui prendront tout leur sens après sa mort.

Le 1^{er} décembre arrive la poste d'In-Salah qui doit repartir le lendemain. Le Père de Foucauld écrit ses dernières lettres (il aura écrit 36 lettres au cours de ce dernier mois) à sa sœur, à sa cousine Marie, à Laperrine, à un des beau-frères. A Marie : « *Il ne*

semble pas qu'il y ait du danger pour nous en ce moment du côté de la Tripolitaine et des Sénoussites.... Nous n'avons pas eu de nouvelles alertes depuis celle de septembre. Le pays reste calme... ainsi que tout le Sud algérien ».

Nous avons vu comment Charles de Foucauld a vécu les évènements à mesure où les nouvelles lui parvenaient. Pour bien comprendre ce qui s'est passé le 1^{er} décembre, il faut revenir quelques mois en arrière du côté des luttes entre ethnies. Les Touaregs et les Sénoussites sont retranchés dans la ville de Ghat en mai 1916. L'armée des sénoussites est commandée par un aventurier connu sous le nom de Kaocen. Celui-ci tente de se faire passer pour le porte-drapeau de la cause islamiste. Des Touaregs Kel Ajjer se rallient à Kaocen, ils sont commandés par Ebbah, un lieutenant du sultan Amoud et composent une troupe d'une quarantaine d'hommes avec des Touaregs Ayt Loayen.

El Madani qui avait participé au complot d'Amsel est fait prisonnier, mais fait miroiter les richesses contenues dans le fortin du marabout à Ebbah, qui se dissocie de la troupe de Kaocen qui elle cherche à rallier Agades et le sultan Tagama. Cette décision va également dans le sens des directives de Si Labed, le Frère du grand maître de la Senousiya : enlever les Européens ayant de l'influence et les chefs dévoués aux Français. La troupe

contourne les différents guetteurs placés par les militaires pour se protéger d'une attaque venant de l'Est, arrive par le Sud, par l'oued Efoq, et se cache à 500 m du village pour attendre la nuit.

Un groupe va chercher Embarek qui a quitté le bordj et est rentré chez lui, et trois hommes dont El Madani et des Ayt Loayen se dirigent vers le fortin du Père de Foucauld. Ils frappent, le marabout ouvre, une lutte intervient, le Père de Foucauld est ligoté, il crie « marabou yemmoût », c'est-à-dire « on tue le marabout ». Le prisonnier est laissé à la garde de Sermi ag Tora, un adolescent de 15 ans, des guetteurs sont mis en place tandis que le gros de la troupe est pressé de s'emparer de ce qu'ils espèrent trouver. Dans le clair de lune apparaissent deux militaires, l'alerte est donnée « *Les Arabes* » ! Dès qu'ils s'approchent ils sont tués. Pendant ce moment de panique, Charles de Foucauld a-t-il cherché à se détacher ? Sermi a peur de le voir s'échapper, il le menace de son fusil, et le coup part. N'ayant pas de moyens de riposte, les villageois sympathisent avec les fellagas, qui restent jusqu'au lendemain matin et avant de partir ces derniers tuent l'homme qui ramène le courrier du fort Motylinski.

Yves CHAINET

J'ai découvert le désert l'an dernier en Mauritanie. J'attendais cette découverte depuis longtemps, et elle n'a pas déçu mes espérances. Le désert, c'est le grand espace, c'est un volume d'air sans limite, et c'est souvent d'une beauté fascinante. Comme le climat est sec, on peut marcher des heures sans peine, même si le sol, quand il est mou, rend la marche plus sportive. Juste une chose me manquait : une introduction spirituelle à la marche, la bible se rappelant à mon esprit à chaque instant, que ce soit lorsqu'il y a un arbre pour s'abriter, ou lorsqu'il y a de la rosée (rappelons que la manne était une rosée), ou lorsque l'on tue le chevreau pour faire la fête. Donc, je n'ai pas hésité une minute à m'inscrire à la proposition paroissiale "Sur les pas de Ch. de Foucauld". Il paraît même que ce "manque spirituel" ressenti lors de ma première expérience serait à l'origine de la naissance du projet paroissial Hoggar/Foucauld.

Si le désert me plaisait beaucoup, le premier abord de Ch. de Foucauld fut plutôt déroutant. Je me suis retrouvée avec entre les mains le livre de Jean-François Six, "Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld" (sur lequel le Père Dominique Froissart a basé son exposé), et si maintenant ce livre me passionne, il n'en a pas été de même au début, tant l'expression de cette pensée est datée de son temps : la fin du XIX^{ème} siècle. Tant de choses ont changé depuis dans l'expression des choses :

citons par exemple la relation à l'Eucharistie, le rôle de la confession, et le langage pour en parler (sans parler de la dévotion au Sacré-Cœur et au Saint-Sacrement). A vrai dire, cela ne me parlait pas tellement, à moi. Et que dire de la "prière d'abandon" (de Ch. de Foucauld) : "Quoi que tu fasses de moi, [Seigneur], je te remercie", et plus loin: "Ce m'est un besoin d'amour de me donner, de me remettre entre tes mains", moi je trouvais ces mots étranges, voire excessifs, j'étais plutôt réfractaire.

Et si j'écris cet article, c'est pour vous faire partager ce que j'ai découvert par la suite : derrière ce premier abord, se cachent quelques trésors, qui eux sont éternels. Ils se résument pour moi en trois-quatre points:

– la fraternité, qui plus est la "fraternité universelle". Se faire le frère de tout homme, quelle que soit sa race, sa religion, etc... Un frère. Ch. de Foucauld a su se faire le frère des Touaregs qui l'ont reconnu comme tel puisqu'ils l'ont soigné en retour quand il est tombé malade.

– la pauvreté. Ch. de Foucauld avait compris l'importance purifiante de la pauvreté, qui plus est radicale, qu'il appelait "abjection". L'abbé Huvelin, son guide spirituel, avait refusé des postes prestigieux qui s'ouvraient à lui pour se faire humble vicaire dans une paroisse. L'humilité. Ils en ont eu le courage. Et nous ?

– la bonté. On disait de l'abbé Huvelin et de Ch. de Foucauld qu'ils étaient fondamentalement bons. La bonté est sans doute le premier pas vers la fraternité. Être bon, avoir conscience que c'est fondamental d'être bon: voilà ce que je voudrais.

J'ajouterais que j'ai pris la mesure de cette personnalité riche qui est celle de Ch. de Foucauld : s'il est parfois un peu fou ou excessif (son bordj – le fort qu'il a fait construire – en témoigne), un peu impatient, il était aussi un bourreau de travail, avec par exemple le dictionnaire Touareg qu'il a réalisé, ou encore la médaille de la société de géographie pour son exploration du Maroc.

Je voudrais terminer sur une phrase qui est pour moi comme une perle précieuse trouvée au fil des pages du livre de Jean-François Six. Cette phrase a été entendue de la bouche du prieur de l'abbaye de Solesmes, Dom Delatte, par Ch. de Foucauld qui y effectuait une retraite, et Ch. de Foucauld aimait à la répéter : "Se rappeler toujours deux choses dans les heures de tristesse : que Dieu m'aime et que la vie n'est pas éternelle". Je trouve cela profondément vrai.

Véronique BOMMIER

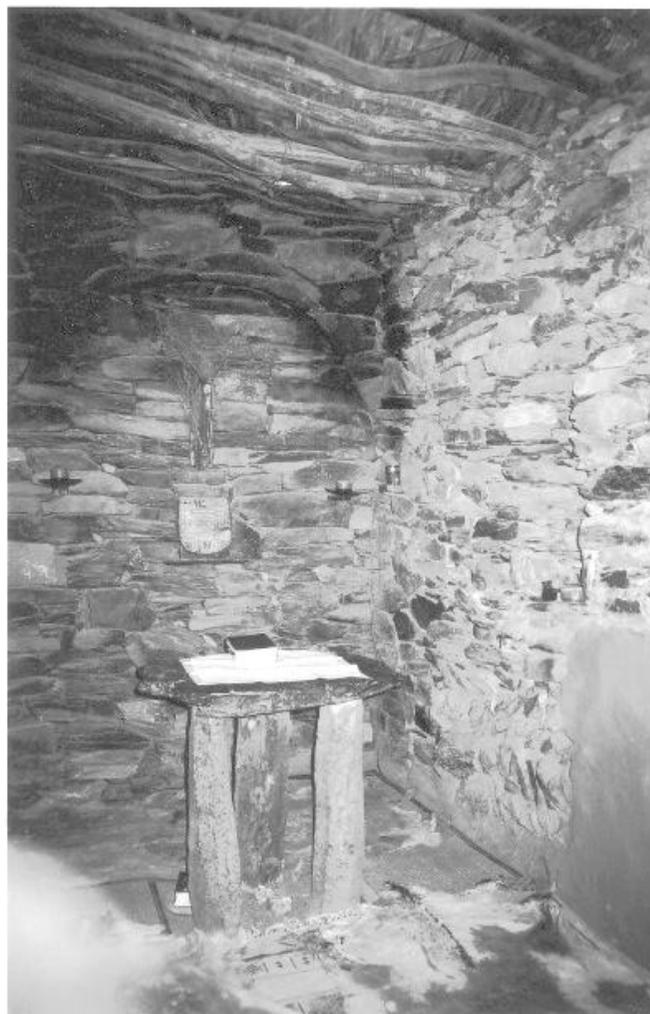


De cette semaine, je garde au cœur cette expérience d'avoir été comme « reposée » de mes idées, de mes soucis qui, au fil des heures, se sont tus pour laisser place à un silence ouvert.

Dès le matin, la lumière et le paysage appelaient à la contemplation et venaient « habiter nos corps ».

Notre guide Akoulem m'a particulièrement touchée. Non pas que nous ayons échangé de multiples paroles. Non. C'est plutôt en le regardant... Il m'a parlé de Toi, mon Dieu. La manière dont il nous conduisait de ce pas assuré et paisible, sur de bons chemins ; la façon dont au fil des jours, il connaissait chacun et l'appelait par son prénom ; la « présence » de cet homme qui a eu le souci de chacun... et la façon dont peu à peu, il s'est ouvert, sortant de sa réserve de guide pour laisser paraître l'homme. Oui, Akoulem, tu m'as parlé de Dieu. Merci.

L'expérience du chameau fut pour moi une véritable expérience de « lâcher prise » Très tendue, les premières minutes, j'ai décidé de fermer les yeux,



de perdre le contrôle de la situation, de me laisser faire. Et là, vous êtes soudain tout occupé au balancement du

chameau... d'avant en arrière... et vous vous surprenez à être à l'aise et en confiance et vous vous dites qu'il est bon dans la vie de se laisser guider par un autre...

En embrassant le sol de l'Algérie lors d'une chute, j'ai perçu toute la saveur et la douceur d'une main fraternelle.

Enfin, c'est en voyant le petit Frère de Jésus, espagnol, en haut de l'Assekrem, que j'ai « compris » Charles de Foucauld : sa présence à l'autre, aux touaregs, sa simplicité de vie, sa lumière intérieure jaillissant d'une vie de prière.

Comme lui-même nous disait en quoi consistait pour lui le bonheur :

- Dieu pour la prière
- les hommes pour le partage
- la nature pour la contemplation

Tout un programme à méditer...

Yolande COURTY

Octobre 2005 : une sortie de messe. Yves me parle du projet du Hoggar, sur les pas de Charles de Foucauld. Foucauld, j'en ai entendu parler, bien sûr, mais que sais-je au juste ? – Rien ou si peu - pas même écrire correctement son nom : aud ? auld ? ault ? En revanche, le mot « désert » raisonne fortement dans ma tête. Une rando dans le désert ! Voilà longtemps que j'y pense. Reste à convaincre ma « moitié bretonne » qui préfère, naturellement, la lande grise et monotone aux sables du désert. Mais que ne ferait-il pas pour me faire plaisir ?

Marcher sur les pas de Charles de Foucauld n'a donc été pour moi qu'un prétexte, d'autant que, malgré les lectures (conseillées) je n'étais pas parvenue à m'attacher au personnage. Dieu attend-il vraiment de nous que nous devenions des ascètes ? La charité, l'accueil du frère nécessitent-ils une vie de parfaite abnégation ?

J'ai donc abordé ce voyage plus en randonneuse qu'en pèlerin.

Que me reste-t-il quelques semaines après le retour ? Je n'en suis pas revenue indemne. Je n'oublierai pas la lumière du premier matin dans « l'hacienda » de Tamanrasset – un émerveillement qui a fait remonter de vieux souvenirs de mon enfance en Tunisie, la nostalgie d'un petit paradis perdu. - (Je pense fréquemment à ces immigrés d'Afrique qui ont quitté cette lumière pour venir survivre dans nos contrées).

Je n'oublierai pas le premier bivouac et la première nuit en plein air (pur) à l'hôtel des « mille étoiles » quand les chameaux se nourrissaient, au-dessus de nos tentes, des aiguilles d'acacias.

Je n'oublierai pas la marche aux côtés des chameaux dans ce panorama de « mottes » de grès qui s'amuse avec notre imaginaire, de regs arides et caillouteux, de pitons qui s'élèvent dans le ciel.

Je n'oublierai pas la gentillesse des Touaregs ; la sagesse d'Akoulem, le plaisir qu'il avait à nous faire découvrir son désert, attentif, en permanence, à chacun d'entre nous ; le grand feu autour duquel les Touaregs se réchauffaient chaque soir, nous y conviant le dernier pour chanter ; la cérémonie des 3 thés : le 1er amer comme la vie, le 2ème fort comme l'amour, le 3ème suave comme la mort (sagesse encore !) ; la cuisson des galettes sous la braise...

Je n'oublierai pas la beauté des célébrations dans le soleil couchant – Mon Dieu, tu es grand, tu es beau - ; les moments de prière avant de se mettre en route et surtout la célébration en haut à l'Assekrem ! Merci à David de nous avoir menés là

Et Ventura ! Rayonnant de simplicité et d'amour, qui en quelques mots nous a livré sa joie de vivre la vie de Charles.

Enfin je ne suis pas prête d'oublier la gentillesse de vous tous, amis, qui a largement contribué au bonheur de ce voyage. Il y eut d'autres moments forts, je ne peux tous les raconter.

Comme tous, j'ai ré-atterri, j'ai retrouvé mes habitudes, mes petits tracas, mon quotidien mais rien n'empêche mon esprit de s'échapper vers les souvenirs de rochers, de sable orangé, de gueltas, de ciel étoilé, du petit Frère de l'Assekrem.

Enthousiaste, je le suis et je souhaite à beaucoup de « pèleriner » un jour sur les pas de Charles de Foucauld.

Geneviève JAFFRE

Au Hoggar, dans le désert, en marchant vers l'Assekrem *dossier*

Premier soir : les frontales, ce n'est pas vital

A ma grande déception, les piles de ma lampe frontale toute neuve ont dû se décharger dans le sac de voyage... Heureusement, on a pu me prêter une lampe-torche. Lors du premier repas au désert, on est comme saisi par l'univers qui nous entoure, avec le sentiment de s'immerger dans quelque chose de grand qui nous dépasse (non loin des acacias et leurs impressionnantes épines longues et acérées, mangées par les dromadaires, la première nuit, à 2 m de nos tentes !). Ce soir-là, beaucoup de lampes éclairaient de leur plein feu. On s'est aperçu peu à peu qu'avec la clarté de la lune montante on y voyait presque aussi bien, et sans éblouir le voisin d'en face... On se sentait bien. Alors quel régal les jours suivants de manger tous ensemble au clair de lune, sous la voûte étoilée du Sud, en plein Sahara !

La nature pourvoit.

Tous les matins, démonter sa tente

En fin d'après midi, à notre arrivée, notre principale et presque pressante tâche était de monter notre tente avant que la nuit tombe vers 18 h 30. En fait, au début (après ça a changé), j'avais plus de plaisir à installer la tente qu'à la défaire. Sentiment de sécurité (on sait où on va dormir !) face à l'incertitude du lendemain ? Espérance d'une meilleure nuit que la précédente où le froid m'avait vraiment saisi malgré le duvet d'hiver... ? Joie d'une journée bien remplie ? En tout cas, démonter sa tente chaque matin m'a aidé à comprendre un peu plus cette vie encore itinérante de certaines tribus Touareg du Hoggar, de campement en campement, de pâturage en pâturage, « où l'eau et l'abri sont les points d'ancrage matériels et symboliques autour desquels s'organise la vie comme autant d'étapes du cycle nomade ».

Appel à ne pas trop s'installer.

A dos de dromadaire, se laisser guider

Certes, ce n'est pas évident quand le dromadaire se lève et se met à genoux ! Accrochez-vous ! Pour ceux qui ont de grandes jambes, c'est commode et rassurant de pouvoir poser les pieds (sans les chaussures) sur le cou de la bête. Alors comme le disait un membre du groupe, « vous avez en prime un superbe massage de la voûte plantaire » à chaque pas cadencé du quadrupède. En tout cas, expérience forte.

Il y avait 4 chameliers qui dirigeaient au total 27 chameaux, 14 pour porter les affaires, et 13 pour porter les marcheurs s'ils en avaient envie : la proposition était renouvelée chaque jour... Quand on est hissé sur l'animal, et qu'après un moment assis sur la selle, on commence à s'habituer à ce balancement régulier d'avant en arrière, quand on arrive à se détendre et à pouvoir contempler les majestueux paysages que l'on traverse pas à pas, alors si on se laisse aller, oui si on se laisse véritablement aller, on peut entrer (aidé par le silence) dans un

mouvement proche de l'abandon et de la prière. Il n'y a rien à faire qu'à se laisser faire. On se laisse conduire. On ne contrôle plus rien (on n'est pas habitué à ça !). Avec parfois des imprévus et des émotions (qui testent notre degré de confiance), quand le dromadaire veut passer à côté ou devant son congénère... au lieu de marcher tranquillement en file indienne, quand il descend une pente plus raide, quand il frôle de près des acacias, ou encore quand la sangle de la selle n'est pas assez serrée...

Quels sont aujourd'hui les dromadaires de notre vie trépidante de citadin ?

L'hospitalité en plein désert

Surprenant spectacle que l'on nous donnait à voir à chaque fois, à la pause de midi ou la halte du soir ! Surréaliste ! Presque une apparition ! En plein désert de sable et roches, à l'abri du soleil et du vent (plus fort les premiers jours), on découvrait soudain sur de grands tapis colorés une magnifique table basse dressée avec 30 couverts, entourée de matelas ou on mangeait soit à genoux, soit assis en ayant retiré ses chaussures. Au milieu d'un environnement désertique

hostile, à travers cette oasis de couleur et de convivialité, on se sentait véritablement attendu, accueilli, et même protégé, de façon à la fois simple et royale. Les Touaregs avaient tout préparé. Et le service s'effectuait avec délicatesse et non sans humour. Avec cet attachant rituel des trois thés consécutifs (le premier amer et le dernier plus doux), et ceci trois fois par jour, gestes quasi sacrés d'une liturgie saharienne bien rôdée.

Cette hospitalité nous manifestait la surabondance de l'être, d'une présence simple et attentionnée à nos cœurs souvent atteints de surconsommation...

Cohabitation de deux communautés

Le premier jour, il y avait d'un côté 29 paroissiens de Châtenay-Malabry avec David notre curé, et de l'autre côté 8 Touaregs des tribus du Hoggar, dont deux parlaient français. On ne mangeait pas tous ensemble. Ils ne dormaient pas sous les tentes-igloos mais à la belle étoile... Peu à peu, on a appris à se connaître. Ce qui a aidé à faire le lien, au-delà des contacts informels, ce sont leurs traditions : c'est le dromadaire, autant par « l'apprentissage » sur place que les

questions posées. C'est le thé offert 3 fois par jour... C'est le feu de bois qui réchauffait à la nuit tombée. Heureux étions-nous de recevoir à travers eux et leur mode de vie si sobre ! Des imprévus ont aussi joué dans ce rapprochement, notamment la chute de Pierre, le 3^{ème} jour, coincé entre deux rochers... .

On a ainsi pu s'appivoiser, et un peu plus approcher leur monde. Au fil des jours... Et puis il y a eu une veillée où ils nous ont parlé un peu de leur vie, où ils ont chanté, proposé des devinettes. Peuple étonnant, plein de pudeur et de beauté, et doué d'un sens aigu de l'observation, qui nous renvoyait sans cesse à cette interrogation d'enfant et d'adulte : mais comment peut-on vivre dans le désert ?

La caravane en mouvement dans un décor immobile

Séduisants contrastes au sein de ce relief tour à tour vallonné, tourmenté, large, étroit, élevé, parfois très minéral (plusieurs ont évoqué une atmosphère lunaire), avec quelques inattendues gueltas (réserves naturelles d'eau près des rochers) ! On a eu le temps d'admirer ces vallées où le sable et la roche se mêlaient si

harmonieusement dans d'infinis dégradés ocre jaune. On a eu le temps d'apprécier cette opposition des formes et couleurs de la pierre, entre d'énormes rochers arrondis ressemblant beaucoup à la côte bretonne de granit rose et les vastes pentes brunes et noires recouvertes de « boulets » basaltiques. On a eu le temps de savourer la douceur horizontale, tendre et sablonneuse des oueds (parfois bordées de végétation de couleur fauve)... faisant écho à l'extrême aridité des pitons volcaniques et aux grandes orgues basaltiques se dressant fièrement vers le ciel.

Au cœur de ces paysages grandioses et éternels, notre caravane, souvent distendue, cheminait au pas sûr, régulier et discret de ces véritables « vaisseaux du désert » que sont les dromadaires, au rythme des conversations et/ou des silences choisis, de la gourde des barres de céréales ou cacahuètes partagées, des photos « mitraillées » ou d'une certaine retenue gardée, d'une docilité du groupe à rester dans la caravane ou de l'envie de quelques-uns de courir et grimper sur les si attirantes hauteurs que l'on longeait calmement.

N'est ce pas un peu à l'image de la vie, cette traversée inédite, tour à tour lente et mouvementée, sinueuse et/ou lumineuse, au sein d'un Amour divin qui lui ne change pas ?

Le désert, lieu de rencontres

- Avec des personnes de la paroisse que je ne connaissais pas ou peu, richesse des échanges où dans le désert, dans un certain dépouillement, on va peut être plus facilement à l'essentiel.

- Avec des membres des communautés religieuses locales : marqué par l'accueil et la simplicité des personnes rencontrées. Que ce soit le petit Frère de Jésus, là-haut sur l'Assekrem, ou bien ce havre de paix à Tamanrasset, chez les Sœurs habitant tout près de la première bâtisse de Charles de Foucauld, construite en 1904, au milieu d'une cinquantaine de huttes (ville d'aujourd'hui de 120 000 habitants, plate forme de réfugiés ou clandestins venus du Mali, du Niger ou du Cameroun, « à destination » de l'Europe).

- Au seul village traversé de la semaine, à Terhenanet, mis à part un contact spontané avec des instituteurs, les rapports furent plutôt commerciaux, où en

l'espace de quelques secondes, une rue vide à notre arrivée, se transforma soudainement en marché artisanal local avec une douzaine de femmes assises en arc de cercle et entourées d'enfants.

- Avec bien sûr, les Touaregs, nos guides devenus compagnons de route, qui ont veillé sur nous et sans qui nous n'aurions pas pu vivre cette traversée.

- Avec enfin les inévitables surprises du désert : au pied d'une falaise, au détour de la piste, « surgie de nulle part », apparaît brusquement au loin, une femme portant une charge sur la tête, marchant avec détermination... Où se rendait-elle ? Combien d'heures avait-elle marché ? Un membre s'est détaché du groupe pour aller vers elle et échanger quelques mots au-delà de la barrière de la langue. Puis chacun a continué sa route. Fugitif contact entre deux destinées... Qu'en a retenu dans son cœur cette inconnue ? Curiosité, voire intrusion des blancs ? Désir d'entrer en communication ?

La montée vers l'Assekrem

Toute notre semaine fut cette marche vers ce mont de l'Assekrem (en 5 jours on est passé à pied de 1500 m à 2700 m

d'altitude), au sommet duquel Charles de Foucauld avait fait construire son ermitage tout près d'un col (pour être plus proche des Touaregs), d'où se déroule un sublime panorama sur le massif montagneux de l'Atakor.

Comme nous le dira à cet ermitage un petit Frère de Jésus, d'origine catalane, « ici on trouve Dieu pour la prière, les hommes pour le partage (du thé), et la nature pour la contemplation ». Etonnant itinéraire de Charles de Foucauld, cet ancien officier bouillonnant menant la grande vie, qui va se retrouver progressivement en plein désert au milieu des Touaregs dont il a fait le premier dictionnaire de leur langue orale (le Tamashek), et passant de longues heures quotidiennes « en compagnie de Jésus », dans l'adoration du Saint-Sacrement.

Quand Dieu se saisit de la pâte humaine...

Pour nous-mêmes, chaque matin, la journée commençait par un temps spirituel et on avait la messe quotidienne souvent dans un bel endroit qui surplombait le campement.

C'était bon le dernier jour de pouvoir avancer sur ce chemin montagneux durant les dernières heures de la nuit, en silence, pour assister tout là-haut, près de l'ermitage, au lever de soleil sur l'Atakor, où il neigeait 2 semaines avant notre arrivée...

C'était beau de voir Akoulem, notre guide Touareg, de religion musulmane, faire sa prière tous les matins, sur son tapis, juste avant le lever du jour.

C'était émouvant toute cette semaine « d'expérimenter » ce qu'est le désert, à la suite du peuple hébreu sorti d'Egypte, de mettre nos pas dans les pas de tant de personnes qui depuis tant de siècles ont été attirées par le désert, qu'ils soient ascètes (seuls ou en communauté), mystiques, ermites, poètes ou scientifiques... aventuriers ou simplement des passionnés.

Enfin, un proverbe Touareg peut résumer tout ce cheminement intérieur où le désert nous aide à nous simplifier, à nous désencombrer l'esprit, à mieux sentir quel est finalement cet essentiel de la vie qui nous rend heureux. Ainsi rendus plus disponibles, nous pouvons, peut-être,

mieux entendre la parole ou l'appel de l'autre, et peut-être également découvrir de vastes terres inexplorées en nous-mêmes :

« Dieu a créé un pays plein d'eau pour que les hommes puissent vivre et un pays sans eau pour que les hommes aient soif, et un désert : un pays avec et sans eau pour que les hommes y trouvent leur âme ».

Ainsi ne s'est-elle pas accomplie à sa façon, un peu pour chacun de nous ces jours-ci, la prophétie du prophète Osée « Je la conduirai au désert et Je parlerai à son cœur » ?

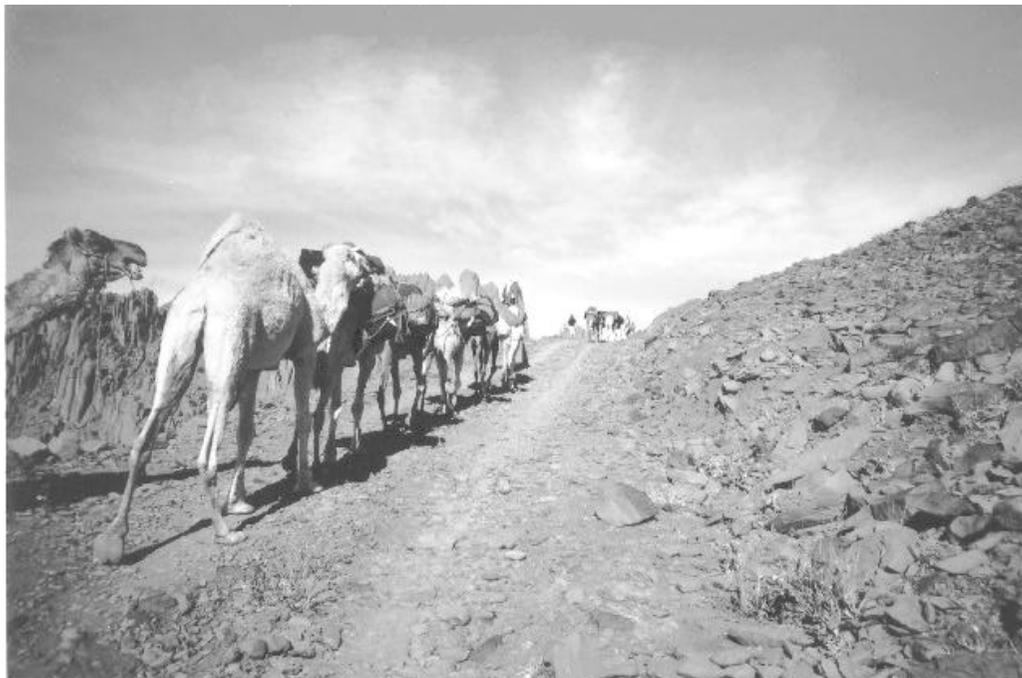
Semaine intense et un peu courte à mon gré... De retour en région parisienne, soif de continuer cette découverte et exploration du désert, et avec le temps, pourquoi pas, de laisser germer ici ce qui a pu naître là-bas, en relisant Théodore Monod, Saint-Exupéry, Carlo Caretto...ou Charles de Foucauld.

Jean-François MARCHAND

Voici un vieux rêve réalisé ! Quelle chance ! Il y a en effet très longtemps que je suis attiré par le désert, et j'avais toujours entendu dire que le Hoggar était très beau. C'était même tellement superbe, dans mon imaginaire, que, de ce côté-là, j'ai été un peu déçu : c'était moins désertique et surtout moins montagneux que je ne m'y attendais. C'est très bien quand même !

Plusieurs choses m'ont particulièrement frappé au cours de cette semaine, en dehors des Touaregs, des chameaux, des orgues basaltiques et des teintes variées du désert :

Tout d'abord, la diversité du groupe qui, pour moi, est une vraie richesse et correspond au sentiment que je ressens quand je suis en paroi. Ce fut une bonne occasion de bavarder et d'échanger sur des sujets importants et parfois très personnels d'une façon confiante et sympathique et, ainsi, de mieux se connaître. J'ai toujours trouvé que la marche dans des endroits magnifiques était propice à des échanges intéressants, je suis content d'avoir pu le vérifier une fois de plus, et tant pis si le silence du désert en a pris un petit coup.



Un autre point est l'engagement de chacun : tous ceux qui le pouvaient se sont impliqués dans la préparation de sujets profanes ou religieux, nous permettant de mieux réfléchir ou prier et de mieux profiter de nos découvertes. Tous ceux qui ont préparé quelque chose étaient contents de l'avoir fait, et tous les autres, ravis de les écouter.

Le troisième point concerne Charles de Foucauld. Je ne savais pas grand-chose sur lui et croyais qu'il était surtout ermite, essentiellement tourné vers la prière. J'ai été surpris d'apprendre qu'au fur et à mesure de son cheminement spirituel, il est devenu de plus en plus proche de ceux qui l'entouraient. Cette découverte me l'a rendu plus proche alors que ses excès d'ascèse et même sa prière d'abandon, qui demande un long cheminement intérieur si on veut vraiment la faire nôtre, en faisaient, pour moi, un être inaccessible.

Voilà donc une semaine bien riche en amitié, en échanges, en prières et en découvertes.

Jean-Paul du MERLE

Le Hoggar, L'aventure les pieds sur terre : Le sable - les rochers

dossier

Arrivés à Tamanrasset le dimanche 5 février vers 3 h 45, premier contact assez dur du fait des contrôles tatillons et des papiers à remplir.

Rassemblement autour de notre responsable local dynamique ; embarquement à bord de 4X4 direction l'Hacienda assez loin de l'aérodrome. A l'arrivée, une petite heure de repos en chambre, petit-déjeuner ; retour à Tamanrasset à la « Frégate » : accueil chaleureux et sympathique des sœurs. Visite guidée des lieux. 1ère messe avec David et le père Chatelard. Bien aimé le commentaire enregistré sur le Père de Foucauld, besoin d'un peu de temps pour se mettre dans le contexte de notre « aventure ».

On se retrouve chez notre responsable pour le déjeuner : villa superbe, réception grandiose suivant les coutumes locales et tous en chaussettes.

Très drôle un échantillon de marque Décathlon « Décathlon à fond la forme » bon présage pour la suite.

Visite rapide du « Bordj ». Passage chez un commerçant pour acheter un « chèche » !

On se regroupe et départ en 4X4. Traversée des Faubourgs de la ville (pas terrible), puis on attaque notre itinéraire, d'abord les uns derrière les autres, puis nos chauffeurs se font un peu la course dans un nuage de poussière : « Paris-Dakar en plus petit ».

Arrivée au premier campement décors magnifiques. Notre équipe de la semaine nous attend. Les « chameaux » sont là, calmes, impressionnants. Notre guide, « Akoulem », se présente : grand touareg, chèche noir et robe bleue, beaucoup de prestance, il parle bien le français. Sitôt descendus de notre caravane motorisée, on se met à monter

les tentes, matériel pas très homogène. Le lieu est superbe. Le soleil se couche après un dernier éclairage orange sur un grand rocher en forme de pain de sucre.

Premier repas au clair de lune suivi de la coutume des 3 thés, puis les consignes pour le rythme journalier : COUCHER TOT, LEVER TOT : lever 6 h 30-6 h 45. Un préposé au réveil : Jean-François Marchand et son TamTam ! Ou Véronique et sa guitare !

Lundi matin : premiers échanges sur la première nuit et hop on démonte, on plie, on rassemble nos sacs ; on déjeune bien. Nos 4X4 sont partis, les chameaux prennent le relais. Après quelques recommandations de notre guide touareg et d'Yves. La colonne s'ébranle. Dernière vérification : eau + petit sac, crème solaire, chèche et canne.

Au cours de cette première journée chacun cherche son rythme de marche ;

échanges ; tous admirent les lieux dans lesquels on se déplace. Akoulem fait la réclame pour ses montures. Certains se lancent. Le soir, arrivée au campement, tout se passe comme la veille. On commence à être un peu plus tactique.

Mardi « le matin on se lève en chantant ». Décor différent mais superbe. Marche plus difficile dans le sable. Je me lance de monter sur le chameau du « chef » surpris mais bien. Après-midi : parcours plus tourmenté à travers un oued et puis ça monte plus. Fatigué, je remonte mais les chameaux de mauvaise humeur, après une heure d'instabilité, je continue à pied. J'ai une longue conversation avec Marie-France et nous prenons un peu de retard. Petite erreur de parcours à la fin et nous revenons sur nos pas, nous sommes alors les derniers. Là-haut, sur un grand rocher, Akoulem veille, mais en franchissant le dernier obstacle, je me « répands » dans une fente du rocher. Coincé, on vient me délivrer : douleur au niveau des côtes, côté droit. On continue, Akoulem et moi la main dans la main.

A partir de ce moment-là, il m'appelle Pierre et pendant toute la semaine, il sera mon protecteur expérimenté. Suite à cette aventure tout le groupe se penche sur moi avec attention. Les pharmacies individuelles fonctionnent à plein (de quoi me faire rougir). Le groupe se forme de plus en plus ainsi que notre guide. David s'intéresse à nos accompagnateurs. On a tous la forme.

Les itinéraires sont variés mais tous aussi beaux. Les nuits sont superbes : clair de lune, ciel bleu foncé, étoiles brillantes. On se croirait sur le sol lunaire mais « c'est moins loin ».

Beaucoup de rochers qui prenaient des airs de statues ou d'animaux préhistoriques en fonction de l'éclairage : soleil et lune. On se sent tout petit dans ces décors « fantasmagoriques ».

Notre méharée continue à travers oueds avec de l'eau par moment «...Oasis ». On se rapproche d'un village surprenant, un mélange de modernisme et de quelques maisons encore en

roseaux. Comme une volée de moineaux, nous sommes entourés de femmes et d'enfants venus pour vendre leur production artisanale.

Jeudi soir petite veillée avec notre équipe près du feu ; conte de Catherine Courty ; devinettes de nos amis touaregs ; très sympa. Véronique à la guitare avec des chansons bien adaptées à la situation ; bonne ambiance !

Vendredi : dernière étape. Trajet court jusqu'au camp de base à l'Assekrem. Après déjeuner on se couvre et on attaque la dernière montée, superbe mais un peu dure. Arrivant au sommet, du vent mais qui se calme « curieux, mais c'est peut-être un signe ! »

Rencontre avec un frère qui nous accueille avec du thé et nous fait un petit topo pour peut-être démystifier notre « bienheureux de Foucauld ».

La messe à l'intérieur de l'ermitage était particulièrement prenante, tous un

peu serrés les uns contre les autres dans ce lieu hautement symbolique, priant. Au moment des intentions les uns et les autres s'exprimaient sans précipitation avec leur cœur et beaucoup d'émotion ; on se sentait bien. Puis la lecture par Yves d'une prière musulmane était vraiment bien venue après cette semaine passée avec notre équipe touareg.

Après la messe, topos sur les touaregs (bien), nous attendons le coucher du soleil : ciel un peu tourmenté, puis descente au camp de base à la nuit avec nos lampes frontales, un peu stressant. Je suis avec Jacqueline et nous sommes les premiers arrivés.

Dernier dîner au clair de lune, pleine. « Je pense à tous les reportages que nous voyons de ceux qui se lancent dans des expéditions à travers le monde ».

Après le repas je me prends un pied dans une grosse pierre : douleur brutale du côté gauche. Petit discours improvisé pour remercier pour cette semaine exceptionnelle passée ensemble.

Et puis à mon ami Akoulem « la main dans la main ». Il est assis sur mon siège, heureux et fier (c'est ce que je pense). Ca se termine par Véronique et le groupe qui chante « prendre un enfant par la main » de Yves Duteil. A 2500 mètres – émotion !

Samedi, lever tôt pour ceux qui refont l'ascension de l'Assekrem pour voir le lever du soleil. Le camp de base s'active : on démonte, on rassemble nos sacs et les 4X4 se chargent. Nos chameaux, nos fidèles compagnons, sont repartis avec les chameliers pour une autre expédition. La dernière image que j'ai d'eux est cette sortie groupée du « ventre de la terre ». Apparaissait d'abord leur tête et puis leur long cou et leur corps ventru, superbe.

Le convoi s'ébranle, on monte en 4X4 rejoindre ceux qui nous attendent à l'Assekrem. Nous les retrouvons au camp intermédiaire. Le retour commence avec un arrêt pique-nique dans un endroit splendide : plan d'eau, acacias... Arrivée à l'hacienda un peu chahutés, petite

toilette avec de « l'eau ! », Thé et remise de petits cadeaux aux « organisateurs châtenaysiens » pour les remercier de tout ce qu'ils ont fait pour permettre cette exceptionnelle aventure réussie.

Puis pour Akoulem, on chante sur l'air de Yves Duteil une chanson composée par les plus doués et décorée d'une aquarelle faite par Christine Piat : « la main dans la main » Retour à la Frégate. Passage dans les ateliers d'une forge artisanale, bibelots. Messe finale avec l'autre groupe puis retour à l'hacienda, dîner (couscous) suivi d'une démonstration de danses touaregs superbes. Petit repos et de nouveau 4X4 direction aérodrome. Départ de Tamanrasset à 5 h et arrivée à Roissy à 9 h 23. Fin d'une semaine qui restera marquée dans le cœur de chacun pour longtemps.

Pierre RICHARD

« Celui qui a beaucoup voyagé a beaucoup appris, plus qu'il ne saurait en dire » (l'Ecclésiaste)

dossier

Pensée choisie par Ictus. En harmonie de pensée avec cette phrase, je puis malgré tout exprimer un sentiment de joie, de libération après cette semaine passée hors du cours tumultueux de nos vies citadines.

Le soir même de notre arrivée, nous bivouaquons au pied de la montagne Ahrar et faisons connaissance avec notre équipe de Touaregs, accompagnée d'une trentaine de chameaux. Grâce à eux nous allons découvrir la beauté du Hoggar. Oh ! bien sûr, une petite partie, mais tout de suite les grands espaces traversés, semés de pierres, de roches en différentes formes assemblées, nous fascinent. La hauteur de certaines atteint pas loin de 300 mètres ; plus près de nous au contraire s'étaient des alignements de gros cailloux dont la belle ordonnance nous met en tête la chanson du cantonnier : « sur la route de Louviers... ».

Puis un matin, arrêt sur image : le chamelier fait boire nos montures dans une mare ; plus loin un oued argenté sillonne la terre assoiffée entraînant la venue de palmiers, d'ajoncs ou bien d'un jardin de figuiers, d'amandiers.

Parfois un petit oiseau blanc et noir, le moula-moula, oiseau fétiche du Touareg, sillonne l'air ; une autre fois un vautour, blanc et noir, nous survola. L'un d'entre nous vit un fennec (?). Cette région est moins désertique qu'il n'y paraît : de nombreuses pistes s'entrecroisent qui permettent le passage de 4X4 et de chameaux. Pistes qui rendent la randonnée plus aisée pour ceux qui vont à pied, mais aussi pour nos amis dromadaires, hauts sur pattes et dotés d'un long cou, qui promènent leur philosophie calme et condescendante sur l'environnement.

Ils rythment notre marche, d'ailleurs nous les suivons ce qui permet échanges et conversations. Nos amis Touaregs, certains parlant français, répondent toujours à nos questions : « cela ne vous ennuie pas de répondre toujours aux mêmes questions ? » , « Non, m'a répondu Akoulem, c'est comme ça que j'ai appris le français. Je fais ce travail depuis 34 ans ! »

Oui peut-être, mais comment nous perçoivent-ils véritablement ? Ne sommes-nous pas en partie responsables de leur éclatement ? Société très hiérarchisée, la noblesse incarnait des valeurs impliquant un dépassement, une perfection atteinte dans le comportement, l'honneur, le langage.



Chaque jour nous rapproche du plateau de l'Assekrem. Charles de Foucauld, qui construisit là un petit ermitage, y vécut quelques mois seulement dans l'adoration constante de l'Eucharistie. Vie mystique et ascétique qu'il portait à son extrême et qui lui révéla la nécessité de l'échange (savoir donner - savoir recevoir) avec ses frères humains.

La femme y avait une place importante. Elle représentait l'abri, le refuge. Elle était symboliquement assimilée à la « tente ». Cette notion de « tente » désigne également la parenté matrilineaire. Les biens sont possédés par les femmes, entretenus par le travail des hommes. La femme moderne a perdu de ses prérogatives par suite du bouleversement du milieu nomade.

Bien que l'idée persiste que sans femmes, c'est à dire sans abri, aucune vie, aucune présence n'est possible, la réalité présente dénie la pensée et l'organisation nomade. Comme disait l'un d'eux « la tente Touareg est déchirée ».

Une messe fut dite dans la chapelle : moment intense qui délie les langues pour l'expression de prières personnelles et l'évocation de personnes laissées au pays et dont le souvenir emplit le cœur.

Quelques jours après le retour, je rencontrais deux « méharistes » ; un même élan de joie nous porta l'une vers l'autre. J'ai perçu comme l'expression de notre trop plein de grâces accordées par Dieu à chacun de nous.

Jacqueline ROZOY

Une bonne façon de faire connaissance

dossier

Notre périple a été extraordinaire et une bonne occasion pour des moments de réflexion et de méditation.

Au départ, l'idée de partager une semaine aventureuse avec des personnes de Châtenay me plaisait énormément. Ainsi au long des marches, j'ai pu approfondir certaines amitiés et en engendrer de nouvelles. L'ambiance de notre groupe a été formidable pendant toute la semaine, pas une ombre entre nous, et très recueillie surtout pendant la messe célébrée à l'Assekrem.

Mais avant d'y être, je n'oublie pas les très bons moments partagés avec Yolande pour préparer notre papier sur « le visage de Jésus à travers Charles de Foucauld ».

A l'arrivée à Tamanrasset, j'ai trouvé les touaregs un peu intimidants, ces hommes dont on ne voit que les yeux, mais très vite, j'ai découvert que ce sont des hommes très gentils et attachants. Pendant le voyage, je les ai beaucoup regardés et



admiré chez eux leur façon de marcher, très droite, très souple, très élégante. J'ai découvert également combien les touaregs tenaient à leurs chameaux et combien ceux-ci étaient beaux. J'ai eu souvent la sensation qu'ils nous regardaient d'un air moqueur, semblant nous

dire : « Allez suivez nous maintenant ». Car contrairement à ce que l'on pense, un chameau avance régulièrement, mais assez vite. A plusieurs reprises, j'ai constaté que si nous nous arrêtons 5 à 10 minutes pour boire ou pour faire une pause, très vite les chameaux disparaissent de notre vue, alors qu'ils étaient près de nous auparavant.

Je n'ai pas été saisie par l'immensité du désert, sans doute parce que jamais seule, mais frappée par la couleur si changeante du paysage au fur et à mesure de la journée.

On voudrait vite y retourner...

Marie-France SANDRIN

Depuis longtemps, je souhaitais aller au désert, et c'est pour cela que je me suis inscrite de suite pour partir à ce voyage avec la paroisse, mais ... voici que, le lendemain du départ, était prévue l'ordination épiscopale de notre ami le Père Michel Pansard à laquelle nous souhaitons, Jacques et moi-même, participer.

Ce fut une très belle et longue cérémonie dans ce lieu magnifique que nous aimons : la cathédrale de Chartres. Nous étions environ 3 000, et des écrans géants permettaient à tous de suivre la cérémonie. Les prêtres de notre diocèse accueillirent et conduisirent Mgr Pansard vers l'autel. Ce fut un moment émouvant : quitter un lieu, des gens connus et aimés, et prendre en charge en Eure et Loir où tout est à découvrir, et ceci « Au nom de l'Évangile », nous a-t-il dit. Dans la soirée, avec quelques amis, nous avons eu la joie de le retrouver et nous avons pu échanger.

Et le Hoggar, me direz-vous ?... Eh bien, j'y suis partie un mois plus tard, avec un nouveau groupe. Nous étions 17 et nous nous sommes découverts à Roissy ! Semaine exceptionnelle au désert où, tout d'abord, ce monde minéral m'a étonnée :

des énormes quantités de roches et de pierriers, de basaltes, le tout parsemé de pitons et d'oueds ; tout ce volcanisme que nous connaissons très peu m'a impressionnée, j'ai senti combien ce lieu est hostile et difficile.

Par ailleurs, les Touaregs m'ont conquise ; ce sont des hommes très droits, attentifs, souriants et paisibles. Nous avons vécu cette semaine très proches d'eux, nous respectant mutuellement. En parlant avec Hamed, notre guide, nous nous sommes reconnus les uns et les autres profondément croyants, nos deux communautés priant et croyant différemment. Nous nous sommes retrouvés unis au dessus de tout cela, simplement des croyants respectant chacun la foi de l'autre. Ce fut une joie profonde partagée, et j'en rends encore grâce.

Le Frère Charles souhaitait vivre caché, comme Jésus à Nazareth, et être ainsi le « frère universel ». Dans notre monde d'aujourd'hui, il y a encore des hommes et des femmes qui vivent de cette aspiration ; en voici deux exemples :

-au cours de ce périple au désert, nous avons été accueillis sous la tente de

Touaregs nomades pour prendre le thé : simplicité de l'accueil, rusticité, chaleur humaine et, là, j'ai découvert qu'il y a quelques années encore (maintenant c'est interdit), des Petites Sœurs de Jésus vivaient elles aussi tout comme eux et à côté d'eux, cachées, témoignant simplement de leur foi, partageant leurs vies, les soignant. Ils étaient heureux et fiers de nous en parler.

-et puis, notre cousine germaine, Petite Sœur Jacqueline-Frédérique, qui a vécu ainsi, elle aussi, à Moscou dans les années noires du communisme, en 70. Elle avait appris le russe avant son départ, et vivait cachée, toujours en civil, circulant à Moscou avec son cabas et ressemblant à s'y méprendre à une Babouchka ! Elle allait et venait, soutenant la foi des chrétiens qui, alors, était mise à rude épreuve. Nous avons découvert tout cela bien des années après. Le Père Daucourt a eu l'occasion de la rencontrer là-bas. Il nous a dit l'avoir connue.

Voilà une partie des richesses que j'ai engrangées, et que je souhaitais vous faire partager.

Danie BOUGLER

Je n'étais pas à Tamanrasset en février, mais je n'ai pas été le dernier à m'inscrire au dîner, offert le 17 mars au centre paroissial par ceux et celles qui avaient fait le pèlerinage du Hoggar. Car j'étais très curieux de savoir comment s'était déroulée cette aventure, qui n'avait pas fait l'objet, me semblait-il, d'une grande publicité dans la paroisse. Pourtant, si j'en juge par l'âge des participants, 50 à 75 ans, exception faite de notre curé, qui bénéficiait peut-être d'une dérogation, car il se situe nettement en dessous de la limite basse, je me disais que j'étais tout à fait dans la tranche requise.

J'ai vite compris, pourquoi, après une première annonce en novembre, on a pu avoir l'impression un moment, que le projet était réservé à un petit nombre, car il a été victime de son succès. Tablant a priori sur une vingtaine de personnes au départ, l'organisateur s'est rapidement retrouvé avec trente candidatures et il a dû clore la liste à ce nombre, maximum fixé par le tour opérateur pour des raisons liées à la logistique sur place.

En toute franchise je n'étais pas candidat au départ et j'ai plutôt suivi ce projet de loin, du moins jusqu'à cette soirée du 17 mars, où les anciens pèlerins avaient vraiment bien fait les choses.

Quinze tables avaient été dressées dans la grande salle du centre, les murs étant ornés de photos ou gravures pour nous mettre dans l'ambiance. Une carte de l'itinéraire sur chaque table, et des serviettes en papier vert, blanc ou rouge, rappelant le drapeau algérien. Six invités et deux pèlerins en « tenue de désert » par table, le service étant fait par les deux pèlerins, qui avaient eux-mêmes confectionné le repas, et qui répondaient également aux questions pendant le dîner. Dessert à base de dattes et de salades de fruits, le tout accompagné des trois thés du désert. Les petits plats dans les grands ! Une prouesse technique aussi, car l'équipement du centre paroissial n'a jamais été prévu pour faire réchauffer un couscous pour cent vingt convives.

Après dîner, une projection de photos et de vidéos prises par les participants, nous a permis d'avoir quelques flashes sur les temps forts de cette semaine dans le désert. Et comme les bons moments finissent toujours par des chansons, Véronique s'est mise au piano et on a repris en chœur quelques uns des chants retenus pour ce pèlerinage. Bref, une soirée très conviviale et un de ces grands moments comme on en a déjà vécu dans cette salle et comme, je l'espère, on en verra encore beaucoup d'autres.

Daniel DESORMIERE

Sommaire du n° 142

page

EDITORIAL	Saint-Germain dans le Hoggar...	P. David ROURE, curé	1
DOSSIER :	Genèse	Yves CHAINET	4
La Prière :	Journal du Hoggar	Patrick SANDRIN	5
pèlerins du Hoggar	Géologie du Hoggar	Patrick SANDRIN	11
	Les TOUAREGS	J. F. MARCHAND, J. ROZOY, C. COURTY	12
	Le désert dans la Bible	C. COURTY, M-J.LEMIERE, J. ROZOY	15
	Les deux dernières années de la vie de Charles de Foucauld	Yves CHAINET	17
	Charles de Foucauld et moi	Véronique BOMMIER	22
	Découvertes merveilleuses	Yolande COURTY	24
	Randonnée ou pèlerinage... ?	Geneviève JAFFRE	25
	Au Hoggar, dans le désert, en marchant vers l'Assekrem	Jean-François MARCHAND	26
	Une vraiment bonne semaine	Jean-Paul du MERLE	30
	Le Hoggar, L'aventure les pieds sur terre : Le sable - les rochers	Pierre RICHARD	31
	« Celui qui a beaucoup voyagé a beaucoup appris, plus qu'il ne saurait en dire » (l'Ecclésiaste)	Jacqueline ROZOY	34
	Une bonne façon de faire connaissance	Marie-France SANDRIN	36
	De Chartres au Hoggar	Danie BOUGLER	37
	Un couscous très convivial	Daniel DESORMIERE	38

Prochain numéro : *GERMINAL* a 30 ans

Décembre 1975 : parution du premier numéro de *Germinal*. Un journal créé pour permettre aux paroissiens de Saint Germain d'échanger des convictions sur tous les faits d'actualité aussi bien politiques, que culturels ou religieux, la seule règle étant d'éviter toute polémique atteignant les personnes.

Six mois plus tard, le projet a pris corps. Les événements paroissiaux trouvent leur place dans les colonnes, tout comme les réactions à l'actualité et même les échanges un peu vifs entre membres de notre communauté paroissiale. *Germinal* se caractérise par une grande liberté de parole, ce qui le rend d'ailleurs un peu atypique par rapport aux autres journaux paroissiaux de notre diocèse.

Trente ans après, nous vous proposons de faire un nouveau point sur cette publication, pour savoir si nous collons toujours aux objectifs initiaux.

- Lisez-vous volontiers *Germinal* ?
- Vous aide-t-il à vivre votre foi, à rencontrer les autres, à les aimer ?
- Est-il facile à lire pour vous ou, au contraire, trop intellectuel ?
- Qu'appréciez-vous ? Que faudrait-il changer ?

Vos témoignages sont attendus avec le plus grand intérêt. N'hésitez pas à vous manifester, que ce soit par un court billet ou un article.

Date limite d'envoi de votre manuscrit : 17 septembre 2006

Il peut être écrit manuellement, bien sûr, mais vous aiderez le secrétariat si vous lui remettez un CD ou une disquette (que vous pouvez aussi donner à un membre du comité de rédaction).

Vous pouvez aussi l'envoyer par courriel (e-mail : saint.germain@free.fr).

GERMINAL est diffusé sur le site internet de la paroisse www.saint.germain.free.fr

Germinal

Une revue d'échange, de partage et de débat entre les membres de notre communauté sur des sujets importants pour leur vie Chrétienne.

Toute contribution est acceptée dans la mesure où elle est signée et non injurieuse. Sur la demande de l'auteur, le comité de rédaction se réserve la possibilité de publier anonymement une contribution.

Toute forme d'expression est acceptée : Témoignages, articles de fond, courtes lettres, dessins légendés, ...etc

Les articles ne doivent pas dépasser deux pages manuscrites (2000 caractères typographiques)



Paroisse Saint Germain
l'Auxerrois
Chatenay-Malabry,
Diocèse de Nanterre